

Gérard Bayo,  
*Instant donné/*  
*Geschenkter*  
*Augenblick,*  
Éditions En  
Forêt/  
Verlag Im  
Wald,  
Traduction/  
Übersetzung:  
Rüdinger Fischer,  
2004

Gérard Bayo a apporté par ce volume un double témoignage: sur l'originalité et la subtilité de sa vision poétique, cohérente de soi-même dès le début, et aussi sur la capacité du langage de la poésie de transgresser les frontières idiomatiques. D'ailleurs, ses poèmes ont été traduits en roumain, hongrois, vietnamien, espagnol, anglais, polonais, etc.

Maintenant on les retrouve dans une édition bilingue allemande-française. Et c'est peut-être son style dépourvu de toute artificialité qui a facilité cette démarche. Les métaphores sont diminuées au minimum, tout comme les comparaisons qui n'ont aucun sens dans un monde qui se penche vers lui, pas à cause d'un impulse narcissiste, auto-suffisant, mais en tentant de se débarrasser des mots inutiles, prothèses qui abîment l'image qu'elles cachent. Le langage poétique de Bayo s'articule comme un langage d'essence, purifié de parasites stylistiques, ayant le courage d'affronter seul, nu, sa tâche de rendre compte du monde, tel qu'il le voit. C'est la raison pour laquelle même les verbes perdent souvent leurs pronoms. L'action ou l'état qu'ils désignent ne pendent plus de la volonté d'une instance tellement simple et réduite que la personne. Le discours devient impersonnel seulement dans cette acception. La vie, l'homme, toute sa problématique existentielle y habitent. Mais cela se fait à travers des mots

entourés du silence de l'ego surdimensionné, la personne la plus fréquente du discours étant le *toi*. Le signe de *l'autre* sous lequel le discours se trouve ne connote pas la différence indomptable, au contraire, il est le porteur de nouvelles possibilités de connaître: «La brèche en toi-même/étroite./ qui conduit vers toi./ étroite, et jusqu'à nous profonde » (p. 55), bien que cela suppose un certain effort.

*L'instant donné* est en effet un double don pour l'autre, pour le lecteur. Tout d'abord en tant qu'œuvre d'art, et puis comme indicateur d'un chemin esthétique vers un nouveau humanisme, où le hasard est extrait de l'être. Car celui-ci n'est plus accidentel, *jeté* dans le monde, mais *donné*: « avant nous la terre n'était pas » (p. 9), « un seul chemin/chacun/est notre » (p. 17), « Si nous cessons/ de naître, Macha, jamais la terre/n'aura été » (p. 25). L'homme devient chez Bayo totalement relevant pour le sens de la vie justement parce qu'il est ce sens. Non plus un contenu de quelque chose qui existe depuis toujours, mais son véhicule du non-être vers l'être. Ainsi, la classique relation homme-mort est renversée en faveur du premier terme: « En nous seuls, ô mort,/ tu es au monde » (p. 61). Il y a une force dans cet univers qui cherche à dépasser le binôme vie-mort: « regarde la tombe où tu n'es pas » (p. 41), « garde sur la mort/ les yeux ouverts » (p. 83), « commence à naître/ avant la fin » (p.79). On observe qu'il s'agit du pouvoir du mot poétique, le grand transformateur du temps, de l'ordre imposé dans la nature (« Des pierres/ je ferai des hommes/à nouveau » (p. 107)). En fait, les mots des hommes sont en quelque sorte toujours poétiques, enfants de la langue mais ayant un régime obligatoire – sans eux, la langue se tait: « Parle/ en toi la langue. La mienne./ la tienne. Elle ne

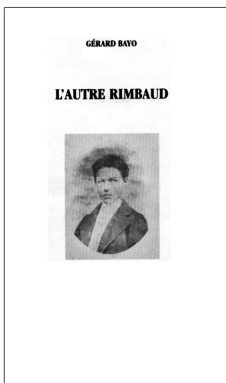




parle/ pas sans nous »  
(p. 35).

Dans cette poétique de l'être retrouvé, qui se charge de sens, l'instant n'est plus le présent fragile, tout au contraire, il devient une autre mémoire, garant du passage qualitatif de l'homme dans le monde: « L'instant,/ lui seul se souvient./...Non, n'a besoin/ de mémoire. Sait bien/ce qu'il nous doit.(...) Et si nous oublions,/ notre douleur n'oubliera pas » (p.15). Le fait que l'instant est *don* n'exclut pas l'effort de l'être de *construire* le sens du don, chose qui suppose aussi la lucidité de la souffrance: « Dans/ la déchirure nous sommes,/ dans/ la déchirure/ que Tu es » (p.57), car ce qui est *donné* – Bayo le suggère dans un poème – est en fait *confisqué*.

**Adriana Teodorescu**



Gérard Bayo,  
*L'autre Rimbaud*,  
Paris, Éditions en  
Forêt, Rimbach,  
2007

Rimbaud, a-t-il été un mystique?  
Si on juge les fameuses déclarations de Paul Claudel, qui admettait avoir été converti par la lecture des *Illuminations* en mai 1886, on peut au moins accepter que l'œuvre du poète français puisse avoir une potentielle signification reli-

gieuse. Le problème de la « vraie » signification des vers rimbaldiens reste néanmoins en débat, car Arthur Rimbaud, esprit toujours frondeur, n'a manqué aucune occasion de manifester son dédain à propos de l'Eglise, soit en ses vers, soit en sa correspondance. Gérard Bayo, poète, traducteur et essayiste, intervient avec une hypothèse téméraire dans *L'autre Rimbaud*, la deuxième édition d'un essai paru initialement à Budapest en 1999: toute l'œuvre rimbaldienne a une clé, un chiffre caché, et ce chiffre est de nature religieuse. Après l'opinion de Bayo, on peut traduire les plus diverses situations qu'on rencontre dans les vers du Rimbaud si on tient compte de ses allusions au purgatoire et on essaye d'organiser le lexique rimbaldien dans des constellations symboliques autour des éléments qui font partie d'un scénario de rédemption.

C'est dommage que *L'autre Rimbaud* n'ait que l'ambition de proposer une hypothèse d'interpréter Rimbaud et ne tente pas d'analyser d'une manière critique d'autres opinions similaires. Même si le livre est composé de plusieurs analyses sémantiques du langage rimbaldien et voire les nombreux morceaux d'analyse de texte, les preuves pour un Rimbaud catholique sont imprécises (l'auteur essaie à partir de la 163e page d'écrire une brève biographie de Rimbaud dévoué, mais il s'agit plutôt de l'enfance et de la jeunesse de Rimbaud). Néanmoins, c'est très intéressante la manière dans laquelle Bayo établit le vocabulaire poétique de Rimbaud, en utilisant les dictionnaires de l'époque et l'usage des mots plus fréquent dans la littérature accessible à Rimbaud; sans être exhaustif, l'essayiste semble appliquer une méthodologie minutieuse dans sa recherche. Les limites de la recherche sont tracées par la morphologie déjà

établie du purgatoire; le lexique suit symboliquement les traits mentionnés par Jacques Le Goff et, respectivement, Paul Ghisoni: « un bord d'enfer; un monde souterrain; un monde végétal et minéral; une mer, des marais, étangs et fleuves; une 'douche écossaise' (brasiers, volcans et glaciers); un désert; un cloaque; une prison »; la poésie de Rimbaud est donc une poésie qui cache des traces et emprunts aux visions monastiques du purgatoire, à Virgile ou Dante, à la Bible etc. On peut trouver des analyses qui essaient trop d'accentuer les traits symboliques et insistent sur le fond eschatologique rimbaldien quand ce n'est vraiment pas le cas, comme dans l'analyse du sonnet *Voyelles*. Mais le but de *L'autre Rimbaud* semble être plus ambitieux que la simple analyse textuelle – une bonne partie du volume (pp. 161-236) est consacrée précisément à cette élaboration d'un vocabulaire eschatologique rimbaldien, organisé dans la manière d'un dictionnaire poétique. Après avoir lu ce véritable panorama des possibles significations rimbaldiennes, la seule conclusion à portée est que Rimbaud est un poète dont les significations sont toujours cryptées et le seul chiffre pour les comprendre est celui de la mythologie et de l'eschatologie chrétienne. Ça laisse au moins comprendre la rhétorique de Gérard Bayo: « Mais n'oublions pas que celui qui parle dans son œuvre est un autre, un compagnon du purgatoire soumis aux peines du sens ». *L'autre Rimbaud* laisse entrevoir beaucoup de ce Rimbaud préoccupé par le salut, avec la seule imperfection qu'on ne peut pas voir d'autres traits d'un poète pourtant complexe à par cette obsession du purgatoire.

**Radu Toderici**



*Cahiers internationaux de symbolisme*, « *Tempo di Roma* », numéro spécial présenté et édité par Catherine Gravet, Mons, CIÉPHUM, 2008

Ce numéro spécial des *Cahiers internationaux de symbolisme* rassemble les actes du colloque organisé à l'Academia Belgica du 17 au 19 septembre 2007 à l'occasion du cinquantième du roman d'Alexis Curvers. La thématique des travaux réunis par Catherine Gravet est très variée. Il s'agit, tout d'abord, d'une série de textes comparatistes rattachant le nom d'Alexis Curvers à ceux d'Aldo Palazzeschi, Georges Remi, Théophile Gautier ou Paul Dresse, afin de saisir des approches différentes de la ville de Rome et de l'Italie ou des similitudes entre les protagonistes livresques de ces divers écrivains. Il y a, ensuite, des textes qui visent le côté pédagogique du roman *Tempo di Roma*, la poétique de l'espace, des problèmes sociaux et des questions de religion ou de réception.

Le premier texte qui s'inscrit dans l'axe thématique comparatiste est celui de Paul Aron, « Tous les chemins mènent à Rome : une rencontre inattendue entre Hergé et Curvers », qui se propose de rapprocher le créateur de la bande dessinée et l'écrivain liégeois en saisissant plusieurs ressemblances au niveau des personnages, parmi lesquelles leur penchant pour les voyages. Pour Paul



Aron, le poids de l'argent qui « transforme la vie de nos héros [Jimmy et Tintin] est [...] chargé de tout ce contre quoi ils ont décidé de lutter » (p. 10). C'est une analogie très intéressante qui nous permet de retrouver des points communs entre des formes d'écriture tout à fait différentes. Dans « Alexis Curvers et Paul Dresse », Andrée De Bueger jette un regard sur la correspondance de Curvers à Dresse, en essayant de déceler les allusions au roman *Tempo di Roma*. Ces allusions, selon Andrée De Bueger, restent rares. Philippe Simon dresse un parallèle entre *Tempo di Roma* et *Roma*, le roman d'Aldo Palazzeschi. Son article « Alexis Curvers/ Aldo Palazzeschi : quelles Rome ? » se veut une analyse de ces deux perceptions de la ville de Rome du point de vue historique, des personnages et de l'atmosphère, sans mettre de côté le fond personnel de chacun de ces écrivains. Marcel Voisin porte ses regards sur la Rome de Curvers et sur la Venise de Gautier, en découvrant la passion commune de ces écrivains pour la beauté, pour l'art et la présence de la femme aimée, qu'elle soit réelle ou imaginée. Dans son article « Alexis Curvers, Théophile Gautier et l'Italie », Marcel Voisin se propose d'observer et de définir « un type d'homme et d'artiste qu'on appellerait *homo aestheticus*. » (p. 245).

Le volet axé sur une approche pédagogique réunit deux textes. Dans « *Tempo di Roma* dans une section baccalauréat en tourisme aujourd'hui » Nino Berenato nous fait parvenir son expérience pédagogique et les travaux de ses étudiants en tourisme partant du roman *Tempo di Roma*. Cet article inédit présente la perspective des étudiants non littéraires et nous fait découvrir les pluralités de ce roman curvesien. « Exploitation

pédagogique : baccalauréat en tourisme, cours d'histoire de l'art » de Frédérique Binon présente à son tour une expérience des étudiants en tourisme. À l'instar de Jimmy qui prend en charge les Zurichoises à l'hôtel de la via Ripetta, les étudiants ont réalisé « une visite, dans un site inconnu, en prenant en charge les condisciples dès la sortie de l'hôtel » (p. 56) en établissant certains liens entre art et mode.

L'axe thématique religieux est représenté lui aussi par deux études : « De la liturgie romaine et des cérémonies papales de l'Année sainte 1950 : leur reflet dans *Tempo di Roma* » de Bernard Berthod et « Sir Craven, les leçons de l'Ecclésiaste et la tentation homosexuelle » de Nicole Rocton. Le premier texte évoque la Rome papale de l'Année sainte 1950 (la dernière année célébrée selon l'ancien cérémonial) : la cour pontificale, les cérémonies et la liturgie papale, tout en essayant de mettre à notre disposition des indices importants en vue d'une meilleure compréhension de ces éléments religieux. Le deuxième texte se propose, dans un premier temps, de saisir la situation exceptionnelle du personnage de Sir Craven et de son rôle dans le devenir de Jimmy et, deuxièmement, de synthétiser les rapports entre *Tempo di Roma* et le livre de l'Ecclésiaste.

L'imaginaire est développé dans « Essai d'analyse d'un fantasme : la ville ou le pays imaginaire dans *Tempo di Roma* » d'Yves Caldor. Son article porte sur la perception double de la ville : la ville comme fantasme et la ville imaginaire. Le côté fantastique mais en même temps sociologique du roman *Tempo di Roma* est traité dans l'article de Maurice Delcroix (« Une chevauchée fantastique : réalisme et onirisme dans *Tempo di Roma* ») où il identifie les faits qui tiennent du réalisme et de l'onirisme. Dans la

---

première catégorie il inclut le phénomène de l'émigration italienne après la deuxième guerre mondiale – tel qu'il est reconstruit surtout par la correspondance entre Jimmy et sa mère. Les épisodes où l'on a affaire au rêve diurne (« rêverie plutôt que rêve » – p. 99) appartiennent à la deuxième catégorie.

Restons toujours du côté sociologique. Dans cette même orientation s'inscrivent les articles d'Anne Morelli, « L'émigration italienne en arrière-plan de *Tempo di Roma* », et de Ruggero Campagnoli, « À la recherche du Mussolini perdu dans *Tempo di Roma* », qui insistent tous les deux surtout sur le problème du fascisme. Dans son article, Anne Morelli veut rassembler des témoignages sur la position des intellectuels belges vis-à-vis du régime de Mussolini, parvenant à repérer une certaine sympathie pour le fascisme. Selon Ruggero Campagnoli, ce roman d'Alexis Curvers condamne la guerre de Mussolini, tout en manifestant une nostalgie sincère pour cette période révolue, les horreurs de la guerre, bien sûr, mises à part. Dans « Petits types ou petits anges : *Tempo di Roma*, le roman des marges », Jeannine Paque souligne le penchant d'Alexis Curvers pour la représentation « de personnages ou de personnes, hors catégorie, de ces êtres qui échappent aux classifications sociales en cours parce qu'ils appartiennent à une réalité démodée, nostalgiques d'un temps où seuls importaient (ou auraient importé) les meilleurs – *aristoi* – et le "peuple" tel qu'on le désigne avec une réelle bonhomie ou avec un sens aigu de la démagogie propre au dictateur. » (p. 206).

La problématique spatiale se trouve au cœur de l'analyse de Éric Lysøe. Dans son étude, « Petite fugue en sol mineur : pour une poétique des lieux dans *Tempo di Roma* », Éric Lysøe s'arrête sur les caractéristiques spatiales de Rome, en soulignant l'opposition essentielle masculin/ féminin

et en présentant les symboles qui lui appartiennent. L'étude de Morgane Leray, « "Épouser une ville comme on épouse une femme" : l'art, l'amour et l'exil dans *Tempo di Roma* », nous fait découvrir Rome dans la perspective de l'amour et de l'art dont l'influence est visible dans les démarches de Jimmy. Bérengère Deprez (« Génie, Roma : Geronima allégorique dans *Tempo di Roma* ») analyse les rapports qui s'établissent entre le personnage de Jimmy et la ville personnifiée de Rome, par la médiation de Geronima.

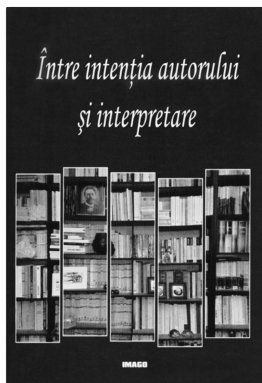
Dans « *Tempo di Roma* : de la peinture métaphysique au retour à l'ordre », Valérie Nahon souligne l'importance accordée à la peinture et, plus encore, au peintre italien Giorgio De Chirico. C'est cette prédilection, selon Valérie Nahon, qui a imposé à Alexis Curvers le choix de la ville de Rome en tant que personnage principal. Ce que Valérie Nahon cherche à découvrir c'est la façon dont cette référence à Chirico s'est traduite dans le roman *Tempo di Roma*. Dans « La Rome du vidéaste Alexis Curvers », Beatrice Barbalato s'intéresse aux aspects qui « touchent la sphère du visuel » (p. 15), à ce qu'Alexis Curver donne à voir de Rome, compte tenu du fait que, dans son roman, celui-ci met souvent en parallèle les comportements humains et les œuvres d'art. Dans son article « Le voyage du dilettante », Pauline Bernon nous présente une vision positive du dilettantisme en s'arrêtant sur l'art de vivre de Jimmy et sur le personnage de Sir Graven et son sens de la « juste distance amoureuse » (p. 33). Le texte d'Anna Soncini Fratta (« Incertitude, ambivalence et neutralité dans *Tempo di Roma* ») porte sur le rapport à l'incertitude qui se manifeste au niveau du protagoniste. Elle remarque la nature ambivalente de Jimmy sur le plan affectif, volitif et intellectuel, nature hésitante qui le situe dans un état de non-choix.





Les deux dernières études font référence aux textes non écrits d'Alexis Curvers et à la réception du roman *Tempo di Roma* dans la presse francophone. Dans « L'œuvre évanouie d'Alexis Curvers », Auguste Francotte essaie de nous faire comprendre que les grandes idées d'Alexis Curvers n'ont pas été présentées seulement dans ses écrits, mais aussi et surtout, elles nous auraient été mieux restituées si nous avions eu la chance de l'entendre discuter. Catherine Gravet (« Réception de *Tempo di Roma* dans la presse francophone ») fait un inventaire des articles sur Alexis Curvers parus dans la presse francophone en essayant de récupérer les noms de leurs signataires, de mentionner les raisons qui ont poussés ces critiques à écrire ces articles et de saisir les grandes lignes de la réception du roman *Tempo di Roma*.

**Anamaria Sabău**



Gabriela Chiciudean (coord.),  
*Între intenția autorului și interpretare*,  
Ed. Imago,  
Sibiu, 2008

The medium that offered the premises for the materialization and publication of this book by initiating and hosting the dialogues it contains was the Centre for the Research of the Imaginary

'Speculum' within the Faculty of History and Philology of the University 1 Dec. 1918 in Alba Iulia. As we learn from the foreword, at the beginning of the academic year 2005, a group of students' expressed an interest in the act of creation *per se*, in meeting and talking to writers. This led to the initiation of a student workshop which prompted a dialogue with writers, artists, poets on the theme that gave this book its title ("from the author's intention to interpretation"). The book is the materialization of the interviews conducted within the space of the Centre with writers from Alba Iulia, Sibiu, Deva and Cluj-Napoca. The students' interest focused on these artists' experience as creators of literature (and not on their theoretical or specialized experience or awareness primarily). The students' questions relate mainly to the authors' biography, their acknowledged influences, role models, their artistic views and creeds. The interviewers' interest in conjuring up and visualizing the social and political environment and system the authors lived in led inevitably to dwelling on recurrent topics such as censorship and how the latter coped with and related to it.

A delineation of the censorship period offers the students a better insight into the politics and means of writing throughout the communist regime. A rapid sketching of the so-called phases of censorship sets a distinct background against which the authors' personal experiences evolve: the so-called "monstrous" censorship in operation until around 1964, then the relatively quiet period between 1964-1971, which saw important publications and the resurrection of numerous publishing houses and literary magazines (with new ones entering the scene) and the period opening up in 1971, one experienced by most of the writers interviewed.

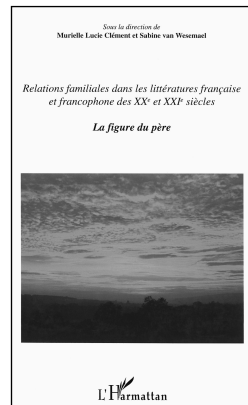
Another issue stirring heated debates was the concept of 'generation' and to what an extent this is mostly a label imposed upon writers out of an external need to unify, label, and create a common ground as a graspable point of reference. The general view was that the concept and idea of generation was forced upon them as singular creative individualities. Another focus was that of questioning the relation established between the author/ writer and the critic in keeping with the principle that it was not the critic but the reader the one who is targeted by the writer during the act of writing. Other discussion topics such as the importance of study, documentation and culture (cultural awareness) in order to subsist as a writer/creator, the importance of the biography, of the personal experience underlying the fiction are also recurrent in these dialogues. As for the relationship between author and the process of writing and the author's views on writing, there are those who are self-conscious during the creative process, employing the mechanisms of writing, with an awareness of the creative act as such and those who claim it is the text that must surface and not the creative process.

Regardless of their stance on the creative act, all the authors interviewed here are agreed on the fact that each literary genre requires different types of writing and personal discipline. Discussing the issue of the projected reader as opposed to the empirical reader in the context of dwelling on the possible interpretations of a text, the general view is that without being stripped of his liberties, the empirical reader is obviously not freed from the strings attached to his action through the author-reader convention the act of reading entails. The reader's freedom of choice and interpretation

is marked and guided by textual mechanisms and anchors and indications, which it also escapes at the same time by the inherent openness characterizing all texts. The main lines of discussion in the book are in the following order: Rodica Braga and 'The world in a nutshell' on the act of writing as an act of impudence; Marcel Mureșeanu and 'a small treaty of textual pathology'; interpretation as hermeneutic deployment with Dumitru Chioaru; Paulina Popa or feminine and masculine poem; Aurel Pantea, the poet to whom the poem is born with great pains; Radu Ciobanu, the writer 'haunted' by the motif of 'waiting' in literature; Constantin Cubleşan and the dialogue between "you" and "yourself", and the post-2000 writer, Ioan Radu Văcărescu.



#### Aura Teudan



Murielle Lucie Clément et Sabine Wesemael (coord.), *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles*, Paris, L'Harmattan, 2008

Le Congrès International tenu les 25 et 26 octobre 2006 à l'Université d'Amsterdam aux Pays-Bas sur la vaste et complexe thématique des relations



familiales a été suivi par la publication de ses actes en deux volumes, le premier centré sur la figure du père et le deuxième consacré aux représentations de la maternité dans les littératures française et francophone du XX<sup>e</sup> et du XXI<sup>e</sup> siècles.

L'*Introduction* signée par Murielle Lucie Clément et Sabine Wesemael souligne la visée du recueil : surprendre les différences et les similarités entre les modèles des relations familiales valorisés par des cultures différentes, en observant la préférence des écrivains étudiés pour les situations familiales conflictuelles. La grande diversité des approches littéraires de ce thème, mise en évidence par les études du recueil, est déterminée non seulement par la conception artistique de chaque écrivain visé, mais aussi par sa biographie car bien des œuvres analysées contiennent des éléments autobiographiques.

Le premier tome, *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles. La figure du père*, « vise un survol diachronique de la littérature au XX<sup>e</sup> siècle », ayant un large espace littéraire de référence : à des écrivains français contemporains tels Pierre Bergounioux, Jean Rouaud, Jean-Marie Gustave Le Clézio, Andreï Makine, Marie Nimier, auxquels s'ajoutent des écrivains africains, canadiens, même mauriciens d'expression française. Les études du recueil ne se limitent pas à l'espace romanesque mais reconstruisent, par exemple, la figure du père absent ou incestueux dans les contes de Charles Perrault (Christiane Pintado, « Que devient la relation père-fille lors du détournement des Contes de Perrault dans la littérature de jeunesse contemporaine », « la figure paternelle entre absence et imposture » dans le théâtre de

Marie Ndiaye (Annie Demeyère, « Père amant, père absent... la figure paternelle entre absence et imposture dans *Papa doit manger* de Marie Ndiaye »), ou l'image paternelle œdipienne dans la dramaturgie de Wajdi Mouawad, jeune auteur libanais vivant au Québec (Lydie Parisse, « Œdipe par temps de catastrophe : *Incendies*, de Wajdi Mouawad »).

La famille en conflit est liée à l'espace d'une communauté patriarcale dominée par l'autorité d'un *pater familias* le plus souvent tyrannique. La relation père/ fils prend donc couramment des accents œdipiens. Dans l'article « Les relations père-fils dans le roman fleuve *Les Thibault* de Roger Martin du Gard », Iliia Lengu analyse la sévérité excessive d'Oscar Thibault et son incapacité de communiquer des causes de la révolte de son fils cadet, Jacques, mais aussi la sécheresse de cœur de son aîné, Antoine. Ce modèle paternel autoritaire est favorisé par le contexte socio-historique et par les mentalités de la France et de l'Europe au début de XX<sup>e</sup> siècle.

Dans l'espace littéraire français du XXI<sup>e</sup> siècle, la thématique de la filiation est abondamment abordée mais la figure du père devient souvent floue et s'estompe jusqu'à l'absence. Dans « Mélancolie des origines », Laurent Demanze remarque que « le récit de filiation emprunte souvent la rhétorique du ressassement » car certains écrivains contemporains tels Claude Simon, Jean Rouaud ou Pierre Bergounioux revisitent le passé de la famille, « en compulsant les vieilles photographies et les registres d'état civil », qu'ils transforment en « dépôts de souvenirs » mis à la base de la construction de leur identité d'individus et d'artistes. À son tour, Sylvie Ducas (« Père ou fils de ses œuvres? ») parle d'une véritable « archéologie des origines » qui fonde la démarche scripturale de Jean Rouaud, Ma-



---

rie Nimier et Pierre Bergounioux, doublée par « l'effort d'invention » de l'écrivain. L'auteur de l'article propose la notion de « père inventé », le fils devenant, paradoxalement, le géniteur de son père.

L'espace littéraire canadien est discuté par Lori Saint-Martin (« Des pères absents aux filles meurtrières et au-delà : le rapport père-fille en littérature québécoise »), Geneviève Chovrelat (« Le cas Maria Chapdelaine ou une famille dans tous ses états »), Maria Savic (« Relation père-fille dans l'œuvre de Gabrielle Roy : dynamique oscillatoire entre rapprochement et éloignement »), Liliana Goilan-Sandu (« La relation père-fils ou la condition masculine dans *Le fou du père* de Robert Lalonde »), Isabelle Boisclair, (« Trois poissons dans l'eau. Les (non-)relations familiales dans *Nikolski* de Nicolas Dickner »). L'adhésion au modèle de la famille traditionnelle soumise à l'autorité paternelle indiscutable est vue dans ce cadre comme un moyen de légitimation de l'appartenance nationale, sur une terre de la rencontre entre plusieurs types de civilisations et mentalités très différentes. Lori Saint-Martin se propose, par exemple, une approche socio-historique et psychanalytique des relations familiales dans le roman québécois traditionnel, en soulignant l'évolution d'une image violente du père, – dans la prose d'Anne Hébert, de France Théoret, de Christiane Teasdale et de Nathalie Thomas – vers une représentation non violente mais pourtant patriarcale, donc dominatrice, de l'élément masculin. Le thème de l'inceste comme forme d'agression physique et psychique, qui entraîne la dissolution de la famille, est aussi abordé par Lori Saint-Martin. Dans une analyse du roman posthume de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, Geneviève Chovrelat y voit, au contraire, les signes précurseurs de la contestation et de la

future dissolution de la cellule familiale traditionnelle.

Les mêmes problèmes de l'incommunicabilité père/fils et de l'autorité paternelle tyrannique se remarquent aussi dans l'espace littéraire africain de langue française. La révolte des jeunes africains contre la tyrannie des anciens dans la prose de Mongo Beti, Ferdinand Oyono et Sembène Ousmane est vue par Neil ten Kortenaar (« Œdipe et les fils des indépendances africaines ») comme une forme du conflit œdipien. Devenue quête identitaire, la révolte du jeune africain est une tentative de s'affirmer par la négation de tout un ordre social injuste et périmé.

L'espace familial dans la société algérienne, musulmane par excellence, donc patriarcale, est analysé par Margarita García Casado (« Des pères et des filles à travers l'œuvre de Assia Djebar »), Sofiane Laghouati (« Le français, une tunique de Nessus pour vivre : Langue marâtre, et langue du père ») et Bernadette Höfer (« Regard, violence et mutisme : la relation père-filles dans *La voyageuse interdite* de Nina Bouraoui »). À partir du roman *La Voyageuse interdite* de Nina Bouraoui, Bernadette Höfer discute le problème de la domination du père dans la société musulmane et du mépris généralisé de la femme, considérée inférieure par rapport à l'homme. Le voile, obligatoire pour une femme musulmane, et la consigne du silence forment le double isolement qu'un père, enragé par le manque d'un héritier mâle, impose à sa fille. Par contre, Margarita García Casado et Sofiane Laghouati démontrent que le père assure la rencontre entre les deux héritages culturels, algérien et français, devenant l'agent principal de l'affranchissement de sa fille. Selon Sofiane Laghouati, ce double héritage culturel trouve un équivalent





symbolique dans la tunique de Nessus, doublement empoisonnée par le sang de l'Hydre et par celui du Centaure : la femme ainsi éduquée/empoisonnée ne trouve sa place dans aucune des deux communautés. Un troisième isolement de la femme se produit par la voie de l'écriture qui témoigne de cette double appartenance culturelle, car pour celle-ci écrire signifie se dévoiler, donc être exclue.

En analysant le roman *L'Africain* de Jean-Marie Gustave Le Clézio, Adina Balint Babos (« La rencontre fils-père dans *L'Africain* de Jean-Marie Gustave Le Clézio ») voit dans la découverte du double héritage culturel, africain et européen, un point de départ de la quête identitaire et de la réévaluation de l'image de soi. Le thème du métissage comme prétexte pour la découverte des racines culturelles est analysé aussi par Emmanuelle Radar (« L'"inceste patriphore", ou la relation fille-père dans *La favorite de dix ans* de Makhali-Phāl). Le métissage y est associé à l'inceste, vu comme un acte naturel et parfaitement acceptable dans la société cambodgienne traditionnelle, de sorte que la relation incestueuse avec le père devienne formatrice du point de vue identitaire et spirituel pour la fille.

Les études du deuxième volume du recueil, *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles. La figure de la mère*, soulignent le rôle essentiel de la mère dans la formation de la personnalité des enfants et dans la maintenance de la cohésion du groupe familial. En plus, ces études démontrent que la relation entre une mère et son enfant est différente en fonction du sexe de ce dernier. Si la liaison mère/fille se fonde le plus souvent sur des positions concurren-

tielles, la relation entre la mère et le fils va d'une union étroite, profondément idéalisée, jusqu'à la domination maternelle castratrice et suffocante.

La mère absente ou décédée a souvent un portrait idéalisé. Sylvie Lanegrand (« Écrire la mère disparue : Albert Cohen et Charles Juliet ») le démontre en analysant les romans *Le livre de ma mère* d'Albert Cohen et *Lambeaux* de Charles Juliet, où l'écriture devient évocatrice et compensatoire, censée combler le manque d'amour provoqué par la mort prématurée de la mère et qui a de graves conséquences sur la formation identitaire de l'enfant.

Présente parcimonieusement par des manifestations de tendresse retenues envers son fils, la mère déséquilibre affectivement l'enfant dans l'œuvre proustienne (Bruno Viard, « La crise de la filiation chez Proust et chez Houellebecq » et Maarten van Buuren, « Le drame originel dans *À la recherche du temps perdu* »). Inconsciemment, elle le pousse vers un état généralisé de déception, vers l'échec de sa vie sentimentale, mais aussi vers « le saut dans l'Art pur » (Bruno Viard). La mère vue comme ferment de la création apparaît aussi dans *La promesse de l'aube* de Romain Gary, livre d'inspiration autobiographique, discuté par Anna Lushenkova (« Le rôle de la mère dans le processus créatif ou l'existence de l'artiste par procuration : *La promesse de l'aube* de Romain Gary »). Quoique souvent contraignante, la mère se trouve à l'origine de toutes les démarches créatrices de son fils, comme dans un transfert symbolique du talent littéraire, devenu un vrai héritage culturel maternel.

La figure maternelle devenue objet de fascination pour un fils vu comme un « nouvel Œdipe » est offerte par Aurora Manuela Băgiag (« Franz Hellens, "Naître et mourir" ou la fusion avec

---

l'élément maternel" ») qui analyse « les multiples enjeux de la métaphore maternelle » chez cet écrivain belge. Diana-Adriana Lefter (« La relation mère-fils dans les œuvres fictionnelles et auto-fictionnelles d'André Gide»), observe chez les héros gidiens la même tendance œdipienne, de focaliser leurs pulsions érotiques sur des femmes qui leur rappellent la figure maternelle. L'éros devient pour eux une source d'angoisse ou même une manifestation excessive et castratrice, comme dans roman *Le crime d'Olga Arbelina* d'Andreï Makine, discuté par Marek Mosakowski dans l'article homonyme, où la relation incestueuse mère/fils se consomme dans un isolement total. Jacqueline Phaëton, (« Mère-abîme, mère-miroir, les relations mère-fille dans *Desirada* de Maryse Condé ») associe, dans l'étude sur *Desirada* de Maryse Condé, le manque douloureux de l'amour maternel et l'absence du père de la vie familiale. Cette relation mère/fille se concrétise dans l'inexistence du discours direct, du contact physique et même du regard entre les deux personnages féminins, leur seule forme de communication étant l'épistolaire. Agnieszka Stobierska (« Le père chassé par la mère – des exclusions du père de la relation mère/fille dans la littérature féminine ») traite le même thème chez Claire Castillon, Noëlle Châtelet, Laurence Tardieu, Marie Nimier ou Solange Fasquelle. Les pères défaillants face à l'autorité maternelle, ridiculisés et même expulsés de l'existence de leurs filles, contribuent à une redéfinition de l'image maternelle : mère qui appréhende l'autorité de son mari, femme dépressive ou, au contraire, mère dominatrice, tyrannique. Dans « Relations orageuses. L'adolescent et ses parents dans la fiction de langue française du XX<sup>e</sup> siècle », Hans Hartje analyse l'image de l'adolescent en conflit avec la

famille en faisant des références à l'œuvre du romancier français Hervé Bazin. Par le personnage de Folcoche, celui-ci construit l'image mémorable d'une maternité monstrueuse, dominatrice et contraignante qu'un père faible ne tente jamais contrebalancer.

Kinga Zawada analyse « l'espace familial de l'enfermement dans le théâtre de Tremblay : l'exemple de Marcel » où la famille est envisagée « comme la source de traumatismes individuels aussi bien que collectifs » et comme « un lieu de discorde, d'impuissance et de frustration, fréquemment caractérisé par la solitude, l'enfermement et la claustration ». Cory Alan Burns (« Le théâtre de Michel Tremblay et l'impasse communicative dans la relation frère-sœur : le cas d'Albertine et d'Édouard ») discute, chez le même dramaturge québécois, la relation entre un frère travesti et une sœur frustrée et égocentrique.

Le thème de la famille est rencontré aussi dans l'espace théâtral français, lié chez Sartre, à l'idée de la culpabilité et de la responsabilité de l'être humain. Bien que la famille sartrienne devienne elle-même le théâtre des conflits entre ses membres, Renata Jakubczuk (« Relations familiales dans le théâtre de Jean-Paul Sartre ») croit au pouvoir de régénération du couple.

Les articles du recueil *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles* prouvent sans conteste que les relations familiales constituent un thème qui préoccupe à la fois les écrivains français et francophones du XX<sup>e</sup> du XXI<sup>e</sup> siècles. Le livre en deux volumes, paru sous la direction de Murielle Lucie Clément et Sabine van Wesemael, réussit donc une approche polyvalente et une large compréhension de cette vaste thématique.



Anca Berciu



*Le coin de  
table: La  
revue de la  
poésie,  
no. 34  
« Dynamite  
de la  
rime »,  
Paris, avril  
2008*

Le numéro 34 de la revue trimes-  
trielle de grande tenue culturelle *Le coin de  
table: la revue de la poésie* décide de  
rompre le silence sous lequel la question de  
la rime gisait depuis longtemps. Aujourd'  
hui, quand le vers libre semble être l'unique  
forme concevable pour la poésie, quand  
pour la rime on a signé le certificat de décès,  
la démarche suppose s'assumer ce qu'un cli-  
ché brisé peut apporter: les réactions néga-  
tives d'une pensée opaque et celles positives  
de la pensée ouverte aux interrogations. Car  
c'est justement ce que ce numéro se pro-  
pose, présentant des opinions pour et contre  
l'utilisation de la rime dans la poésie qu'on  
créé aujourd'hui, et aussi des points de vue sur  
son sens en général, en essence si elle en a.

Le début du numéro, écrit par la  
rédaction de la revue, se montre tout d'abord  
incendiaire: la métaphore du *baril de dyna-  
mite*, prise d'une poésie de Maïakovski, est  
le signe de la quête de la signification de la  
rime, quête qui se déroule entre deux pôles  
possibles: le « magnifique feu d'artifice qui  
réjouit l'esprit » (p.1), quand la rime se pro-  
duit pleinement, et le « long feu » (p. 1)  
engendrant la déception puis l'impulse de la  
dépasser par le vers libre. À ce caractère

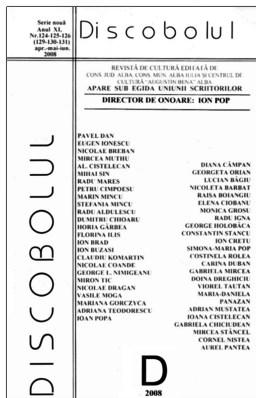
s'ensuit le caractère polémique: tout en re-  
connaissant que « la poésie n'est ni uni-  
quement ni forcément dans la rime » (p. 2),  
les auteurs observent qu' « après un siècle et  
quart d'utilisations diverses du vers libre,  
nous savons, maintenant, que cette libération  
des contraintes du mètre et de la rime a  
engendré autant de sottises, de banalités,  
d'insupportables nullités que la versification  
régulière » (p.2). En plus, le vers libre est le  
promoteur d'un nouveau formalisme, à  
l'inverse, disons, parce qu'à l'extrême il ne  
suppose plus aucun effort ni de la part du  
poète, pour lequel l'irrégularité formelle  
constitue le garant de l'originalité, ni de la  
part du lecteur, heureux d'être un lecteur  
*moderne*.

Les opinions des interrogés com-  
posent un tableau vraiment intéressant à  
cause de l'abandon presque total des stéré-  
otypies et grâce à la personnalisation du  
discours. Entre ceux qui disent *oui* ou *non*  
à la rime il ne faut pas négliger la forme sous  
laquelle ils le font. Quelques-uns sont très  
acharnés dans leur option, tandis que pour  
d'autres il ne s'agit pas d'un choix unique.  
Pour Jacques Réda la rime est l'effet de la  
suggestion poétique des mots, Pierre Ose-  
nat se prononce pour la rime à cause de sa  
vie intérieure qui se trouve sous le signe de  
la musicalité de la mer (« la rime m'est une  
nécessité individuelle » (p. 9) mais ne re-  
jette pas le vers libre. Nicolas Pavée parle  
de la possibilité de la rime de fonctionner  
comme stratégie de séduction du public, de  
plus en plus désintéressé, lorsque pour Syl-  
voisal et Guillaume Rodien la rime est le  
cœur même de la poésie, son pouvoir de  
persister plus dans le lecteur, la beauté op-  
posée à la sincérité revendiquée par le vers  
libre. Les poètes qui se déclarent pour la  
rime d'une façon modérée se servent d'ar-  
guments comme le respect pour la tradition,  
le libre choix selon les circonstances  
poétiques, la musicalité qui se cache dans  
le texte (allitération, rimes fantômes). Pour

Youri, E. Reboul, S. Clancier la rime n'est qu'une servante de la poésie, un *ni nécessaire ni suffisant* mais qui est prêt à servir. De l'autre côté, pour Alexandra Mutti la rime classique utilisée maintenant est fausse: « Je ne sais pas être moderne en crinoline » (p. 69). On remarque encore l'article très documenté de Jean-Luc Moreau sur l'histoire de la rime.

Le numéro contient aussi des opinions de grands auteurs français (Aragon, Sainte-Beuve, Voltaire, etc.) sur le rôle de la rime et quelques poésies sur cette question. La dernière partie est consacrée aux chroniques littéraires (une très courageuse par Michel de Callone) et aux pages de garde. La conclusion: un numéro très bien réalisé qui ébranle le cliché de la rime inutile. À lire, à méditer.

Adriana Teodorescu



*Discobolul*,  
Nouvelle série,  
année XI,  
no. 124-125-126  
(129, 130,  
130),  
Avril, Mai,  
Juin 2008

Étant déjà l'une des revues littéraires de culture qui s'est affirmée parmi les autres publications de ce genre, la revue *Discobolul* est publiée par le Conseil du Comté d'Alba, la ville d'Alba Iulia, en collaboration avec le centre de la culture « Augustin Bena » – Alba, sous les auspices de *Uniunea Scriitorilor*, ayant en tant que directeur d'honneur le

professeur universitaire et le critique littéraire Ion Pop et en tant de rédacteur chef M. Aurel



Pantea. Le résumé du journal inclut pages de chronique et de critique littéraire, des essais, des incursions dans l'imaginaire, des commémorations littéraires, des études de littérature roumaine, des créations littéraires: poésie, prose, essai littéraire.

Dans ce numéro, la rubrique «livres, revues, auteurs, inclut des articles signés par Cornel Nistor, *La Magie stylistique* – une chronique à la deuxième édition du roman ; *Sonate pentru acordeon* de Radu Aldulescu, publié à la maison d'édition Livre roumain en 2008 ; Ioana Cistelecan, *Le critique et sa vocation de l'histoire* – le compte-rendu du livre du Cornel Ungureanu, *L'histoire secrète de la littérature roumaine* (Maison d'édition Aula Brasov, 2007) ; Georgeta Oriana, avec ses impressions de lecture sur *Les soirées avec Bartholomeu* le livre du professeur Cubeleşan Constantine, Maison d'édition Reîntregirea Alba Iulia, 2007 ; Monica Grosu, *George Jurca et la nouvelle technique du roman, une étude critique sur les techniques narratives identifiées dans Strigatul Corlei*, Maison d'édition Clusium, Cluj, 2007), ou Constantin Stancu Radu qui réalise une radiographie du roman du Radu Igna – *Le Condamné*, paru à la Maison d'édition de l'Ouest, Timisoara, 2007.

Une section généreuse de ce numéro de la revue vise l'identification et la mise en évidence des principaux défis du roman roumain contemporain. Dans les pages suivantes sont présentés les débats de la sixième édition du Colloque roman romain, sous le titre «le roman roumain et les nouveaux défis du réel», qui s'est tenue les jours 18-19 Avril, 2008 à Alba Iulia. Parmi les principaux



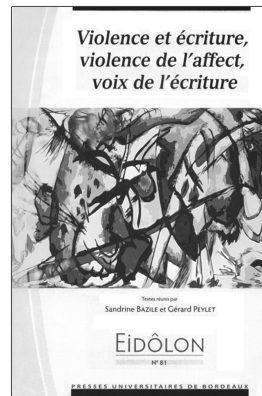
participants aux débats qui ont eu lieu sur ce sujet on mentionne Nicolae Breban, Eugen Negrici, Mircea Muthu, Al. Cistelean, Marin Mincu, Ioan Groșan, Petru Cimpoieșu, Mihai Sin, Florina Ilis, ayant comme modérateur le rédacteur chef de ce magazine, Aurel Pantea. Les prix du colloque ont été acordées à Petru Cimpoieșu – le plus précieux roman, *Simon Lițnicul* ; Florina Ilis – le prix pour le plus précieux début, *La descente de la croix* ; Eugène Negrici – le prix pour l'exégèse la plus précieuse du roman roumain contemporain – *La littérature roumaine dans la période communiste*. Les discussions qui ont eu lieu au colloque ont été focalisées sur la mise en valeur de la spécificité de la prose contemporaine, la nécessité d'une innovation permanente en termes de technique narrative, l'analyse comparative entre les différents écrits roumains et les écrits d'auteurs étrangers déjà connus.

Avocat et défenseur de l'innovation travailleuse, la revue soutient les jeunes talents pour s'affirmer. Parmi les auteurs publiés dans ce numéro on rappelle Nicolae Dragan, Claudiu Komartin, Dumitru Chioaru, Nicolae Coandă, Adriana Teodorescu – qui signe les poèmes publiés dans les pages de ce magazine, et parmi ceux qui ont écrit en prose: Raisa Boiangiu – *En hiver neige avec amour* (extrait du roman) ; Nicoleta Bărbat – *Oblío, Oblío*. A remarquer aussi la présence de la prose de Pavel Dan – *L'abandon du nid*, avec une préface signée par Eugène Ionesco, mais aussi l'impressionnante étude de Ion Buzasi – *Un écrivain inconnu de Blaj: Ioan Rusu*, consacrée à la commémoration des 165 ans de la mort de l'écrivain.

Considéré comme un besoin urgent de formation du système de l'édu-

cation moderne contemporaine la nécessité de formation des professeurs de langue roumaine comme langue étrangère, la rubrique Didactique Magna est signé par Adriana Mustătea avec un article dans lequel elle plaide pour la cause déjà mentionnée, celle-ci étant d'ailleurs l'un des besoins actuels de l'alignement de notre système d'éducation à celui européenne, l'un des principes de l'ouverture vers l'Europe.

**Simona Mărieș (Gruian)**



*Eidolon*,  
n°81/ 2008/  
*Violence et  
écriture,  
violence de  
l'affect, voix  
de l'écriture*  
Edité par  
Sandrine  
Bazile,  
Gérard Peylet

Each issue of the *Eidolon* collection brings in a set of texts belonging to LAPRIL (*Laboratoire Pluridisciplinaire de Recherches sur l'Imaginaire appliquées à la Littérature*), founded by Claude-Gilbert Dubois in Bordeaux (1973). The 81st volume thus consists of a series of lectures delivered at a colloquium that has given the name of the present issue, and features research on the relation between violence and identity. The equation is observed at work in the multidisciplinary fields of literature, history, sociology, philosophy, psychology and art. Along its five sections, the volume explores all the dimensions of violent

writing, including rhetorical limitations. As the act of writing is identified with violent representation in the mind of the reader, plenty of questions arise out of the introduction of violent writing either as a symptom, or as an artifact. Questioning discourse means also questioning violence from an ontological point of view as well as from that of the lodge of language.

Considering the double meaning of violence, negative or positive, there is a double ending for identity: loss and destruction on the one hand, and nurture and support on another. As the reality of a necessary transgression process, violence does not cease to generate effects, but maintains a constant tension between exhibition and concealment, engaging a multiple stake on it.

The first section of the volume approaches the theme within French literature, during Renaissance and Classical era. One author, respectively Manfred Kern, argues on negative eroticism – Death and the Beauty – relating it to allegorical violence in macabre art and poetry. Chantal Carasco is interested in the barbarous and monstrous features of the historical short story *Dom Carlos* by Saint-Réal, and Katherine Ackermann discusses feminine violence in three tragic stories by Matteo Bandello, Pierre Boaistuau and François de Rosset.

The second section approaches 19<sup>th</sup> and 20<sup>th</sup> century French literature, from the question of modern torture to the contemporary violence of the image. Other interrelations are violence and the sacred in Huysmans's writing, types of violence in Antonin Artaud's *Van Gogh: The Man Suicided by Society*, René Daumal's writing of violence, paradoxical violence belonging to Drieu la Rochelle, violence and love in André Pieyre de Mandiargues's narrative prose and theatre of cruelty in Violette Leduc's texts.

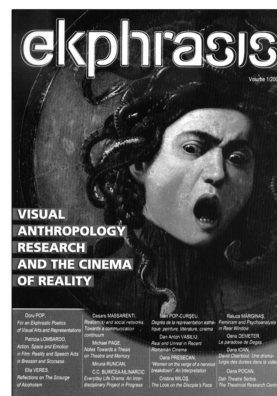
The third part shifts attention to foreign literatures, namely American, Spanish,

Portuguese, Iberian or Canadian. The authors responsible for this section are as follow: Sylvie Durrans, Christopher Laferl, Ana-Maria Blinet, Tanja Bollow, Ines Cazalas, Sabine Coelsch-Foisner, Marc Arino and Marie-Lyne Piccione.

In the forth section history takes over and presentations develop from literature to testimony. The themes are diverse, from contemporary novels for adolescents to the violence exhibition of September 11th. *Arming, deportation, genocide* are just a couple of key terms defining this part of the 81st Eidôlon volume.

Finally, the last section is dedicated to a round table organized by ECOS group on the issue of violence in Republic of Columbia, through subjective ramifications such as Columbian poetry written by women, milieux of violence, writing and resistance, familial history. To sum up, the present volume represents a fundamental project in the history of violence and identity, an equation that has increasingly come to the fore in the latter years.

**Florina Codreanu**



*Ekphrasis,*  
Vol.1/ 2008,  
*Visual*  
*Anthropology*  
*Research*  
*and the*  
*Cinema of*  
*Reality*

The collection of essays, articles and interviews is based on an interdisciplinary approach of the everyday





reality reflected in the artistic modes of communication. The term *ekphrasis* is presented in an updated manner, which does not mean that it departs completely from the Greek roots of the early rhetoric; rather it slides here elegantly towards a trans-cultural form. The recommendation of Doru Pop, the author of the essay “For an Ekphrastic Poetics of Visual Arts and Representations” is to accept a wider view, one that blends language and visuals together. The essays approaching the visual impact of modern forms of art are particularly of interest. Among these, “Action, Space and Emotion in Film: Reality and Speech Acts in Bresson and Scorsese” by Patricia Lombardo has as starting point of discussion the reflections of a series of modern philosophers according to whom fiction reveals more connections between events, actions and characters than real life. Furthermore, the close-up, says the writer, is responsible for a new mode of perceiving the world nowadays: cinema is “pushing the retina to such speed that the power of abstraction is included in our grasping of images”.

Another interesting study in the same direction argues that the spectator remains still while the cinematographic image is reflected on his retina. Is the process passive then? The author of this second study, Raluca Mărginaș repeats the visual trajectory in the opening scene of Hitchcock’s movie *The Rear window* in an attempt to analyze the difference of perception between male and female audiences. Furthermore, differences are being traced based on the type of material used in the creative process. Literature thus seems to evince several problems of representation in comparison to painting. In “Degrés de la représentation

esthétique; Peinture, littérature, cinéma,” Ioan Pop Curșeu poses the same question in relation to theatre. Cicero describes the images of things as masks representing them. The space on the stage is used as a trap for time line. Starting from this, the acknowledgement of the theatre of memory forms the object of discussion in Michael Page’s text “Notes towards a Thesis on Theatre and Memory”.

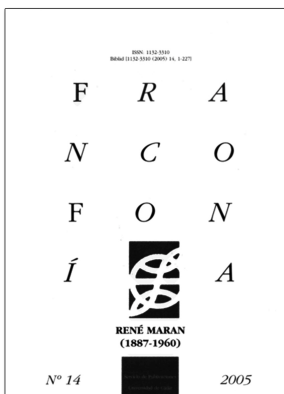
If we were to broaden the discussion to Romanian space we could conclude with Miruna Runcan and C.C Buricea-Mlinarcic that these people have grown tired of the theatrical and cinematic representation of political and social “reality” due to a persistence of an unchangeable canon for so long. The point of reference has encountered the need for some serious mutations during the last years, which is why over the last decade Romanian film left behind the censorship of the Stalinist ideological intervention, to give a second chance to the concept of short movie. What is the message that it conveys and who is part of its audience are some of the questions that Dan Anton Vasiliu’s “Real and Unreal in recent Romanian Cinema” asks.

Not only Romania, but also Spain has undergone a revival from the point of view of accepted representations. Almodovar is undoubtedly one of the best known practitioners of the genre. Oana Presecan conducts an in-depth analysis of *Women on the Verge of a Nervous Breakdown*, in a manner pervaded by humor and lucidity. There is no discussion however of the changes intervened in the perception of humans. Cesare Massarenti analyzes the communicative trends which, as he says, have “repeated themselves” several times during the 20<sup>th</sup> century. We live in an era of multichannel content delivery, multimedia and cross-media. If one is curious to find out about an



interesting marketing perspective of Walt Disney, George Lucas and surprisingly, of some Italian friars, one should read the author's article "Realism and Social Networks; Towards a communication continuum". Finally, one who curious to find out more, will simply read the entire collection of studies and cherish the diversity and degree of the interest which can be discovered in the present edition.

**Simona Ardelean**



*Francofonia – René Maran (1887-1960)*, numéro dirigé par Lourdes Rubiales, Universidad de Cádiz, Servicio de publicaciones, no 14, 2005

Malgré le fait d'être le premier écrivain noir à remporter le prix Goncourt (1921), le nom de René Maran se rattache aux personnalités de la littérature francophone qui n'ont pas joui d'une attention suffisante de la part des spécialistes de ce domaine. Aussi ne pouvons-nous que saluer le geste de ce numéro de la revue *Francofonia* qui se propose de porter un regard sur la création littéraire de cet écrivain considéré par Senghor comme un initiateur du mouvement de la négritude (voir l'article de Léopold Sédar Sengor, « René Maran, précurseur de la négritude » in *Hommage à René Maran*, Paris, Présence Africaine, pp. 9-13).



Le volet qui rassemble les études sur René Maran est précédé par deux textes inédits. Le premier est une lettre de René Maran à André Fraisse et le second est la reproduction de l'*Ode à Bass Bassina Boulou* de Franz Hellens, inspirée par une statuette nègre nommée comme telle par Hellens lui-même. Les éclaircissements de Pierre Halen sur l'intitulé de cette ode portent sur l'histoire de cette statuette et sur le roman homonyme de Franz Hellens, *Bass-Bassina-Boulou* paru en 1922, une année après le roman *Batouala* de René Maran. Contrairement à la position de René Maran, qui dans *Batouala* dénonce les abus du système colonialiste, Franz Hellens s'inscrit, avec son roman *nègre*, dans le mouvement littéraire général de l'époque – celui du renouvellement de l'écriture. Si René Maran exploite le côté politique de la situation coloniale, Franz Hellens voit dans la culture africaine une source d'enrichissement pour la culture européenne qui, après la Première Guerre mondiale, traversait une crise.

Dans le premier article dédié à René Maran, Pierre-Philippe Fraiture (« *Batouala* : véritable roman d'un faux ethnographe ? ») souligne la motivation de l'Académie Goncourt dans le choix du roman *Batouala* comme gagnant de l'année 1921. Tandis que l'Académie Goncourt apprécie le sujet traité par Maran, les cercles coloniaux le considèrent comme une réaction contre l'occupation française. D'ailleurs, René Maran s'inscrit dans la même orientation que Maurice Delafosse qui, avec son roman *Les États d'âme d'un colonial* (1909), a marqué les débuts du mouvement contre les exploitations des colonialistes. L'article suivant, « *Djogoni, le roman d'un Métis*, ou l'inanité de la mission civilisatrice »



de Marie-Hélène Koffi-Tessio, met au premier plan des images de la vie coloniale, en dressant un tableau plutôt négatif, sans pour autant échapper à la tentation de satiriser le système colonial. Marie-Hélène Koffi-Tessio insiste sur l'aspect autobiographique de ce roman où le conflit qui entraîne les protagonistes s'identifie à la condition de métis de René Maran, lui-même, à sa condition de jeune homme déraciné.

L'article de Roger Little, « René Maran, poète français, francophone, francographe » nous fait découvrir un visage nouveau du romancier René Maran. Roger Little s'y propose d'aborder la création poétique (tellement méconnue) de René Maran, création d'où le colonialisme, si présent dans ses romans, est banni. Selon Roger Little, les thèmes récurrents de la poésie de René Maran (une poésie d'inspiration plutôt autobiographique) sont : l'île natale, l'amour, la ville, la mort, la lecture, l'enfance. L'auteur de l'article analyse aussi « la variété formelle des vers » (p. 65), en établissant des rapports avec la poésie symboliste. L'eau et son rôle dans la perception du réel africain est le sujet de l'étude de Buata Malela, « L'homme africain et son monde : perception et appréciation du réel africain. L'exemple de l'eau chez René Maran ». Buata Malela y révèle les différentes formes que l'eau revêt dans la nouvelle *Djogoni* : à commencer par l'image réitérée du fleuve, nous rencontrons d'autres représentations (la pluie, la tornade, l'orage) où cet élément a des rapports directs avec la situation affective des protagonistes. Buata Malela fait référence aussi à la présence de cet élément dans la correspondance de René Maran à Manoël Gahisto.

Anthony Mangeon traite le problème de la réception du roman *Batouala* par l'Amérique Noire (« La réception littéraire et politique de René Maran par l'Amérique Noire : influences ou malentendus ? »). Il nous présente cette perception ambivalente de René Maran selon la perspective d'Alain Locke, qui fut un des premiers à porter un regard critique sur le roman *Batouala*, en le saisissant « dans son contexte littéraire et dans ses principaux enjeux esthétiques » (p. 89). Locke apprécie la capacité de l'expression de soi, mais aussi le désir « d'une meilleure connaissance du monde noir dans son ensemble, et une description plus objective et plus humaine de l'Afrique » (p. 90). Quant à la réception politique, l'Amérique Noire apprécie l'ouverture des Français et l'affirmation (par l'attribution du Goncourt) de leur disponibilité d'intégration des gens de couleur – il s'agit, certes, d'une réaction qui vise la politique de ségrégation des autorités américaines.

Dans « René Maran et Gaston Monnerville : entre négritude et radicalisme », Bernard Mouralis nous met devant deux attitudes différentes envers la France : tandis que René Maran aspire à une carrière littéraire, Gaston Monnerville aspire à une carrière politique. Dans cet article, Bernard Mouralis dresse un parallèle entre ces deux personnalités, en analysant leurs idées sur l'émancipation des peuples noirs et sur leurs rapports à la France. Il s'agit, le plus souvent, de deux opinions divergentes, qui sont, néanmoins, convergentes lorsqu'il s'agit des abus de la colonisation. Le dernier article de ce volet, « Notes sur la réception du Goncourt 1921 en France », appartient à Lourdes Rubiales. Celui-ci y évoque les faits qui ont déterminé « la réception problématique de *Batouala* » (p. 124). Il s'agit du problème de la propagation du

bolchevisme dans les colonies, du problème de la circulation surveillée de l'information afin d'éviter les révoltes et afin de dissimuler le comportement inapproprié de l'administration coloniale.

Les contributions rassemblées dans le deuxième volet se caractérisent par une thématique très variée. Le premier article, « Multiculturalisme et identités dans *Les Échelles du Levant* d'Amin Maalouf » d'Etensel Ildem Arzu et Lalianni Vassiliki, est consacré aux thèmes du roman *Les Échelles du Levant*, à l'importance de l'histoire dans l'évolution des personnages et à la multiculturalité de l'espace méditerranéen. Celina Martins (« L'effet Chahrazade : initiation à l'imaginaire du conte créole. Pour une lecture des récits enchâssés d'Édouard Glissant ») nous ouvre une voie vers l'imaginaire martiniquais d'Édouard Glissant à travers une analyse de ses contes du recueil *La Case du Commandeur*, tout en insistant sur la cohabitation de la rhétorique française et de l'oralité créole qui se manifeste dans les écrits de cet écrivain. Ladislav Nzessé (« Politique linguistique et éducative du Cameroun et insécurité de la langue française ») organise son étude autour de la pratique quotidienne du français et de l'enseignement de cette langue au Cameroun. Selon Ladislav Nzessé, la méconnaissance de la langue maternelle, le mépris de celle-ci au profit de la langue des occupants et l'illettrisme sont à la base de la dénaturation de la langue française. Le dernier article de ce volet, « Mythes de la double identité ou l'Odyssée de Mimika Kranaki » d'Efstratia Oktapoda-Lu, porte sur le rapport à l'autre chez Mimika Kranaki, rapport qui entraîne le dédoublement de l'être et les fondements de certains mythes obsédants construits autour du personnage du migrant. Dans son article, Efstratia Oktapoda-Lu identifie la démarche de

l'écrivaine Mimika Kranaki à celle d'Ulysse. Dans la création littéraire de Mimika Kranaki, elle voit une restitution fidèle de l'Odyssée, qui sous le signe de la problématique de la migration devient une « Odyssée moderne de l'exilé » (p. 189).

Le dernier volet de ce numéro de *Francofonía* réunit les comptes rendus de Najib Redouane, Rabia Redouane, Alpha Noël Malonga, Nathalie Narváez, Lisa Friedli-Clapié, Ana Soler, Cristina Boisdard Boisson et Inmaculada Díaz Narbona.

**Anamaria Sabău**



*Francofonía – Birago Diop et Léopold Sédar Senghor, cent ans après*, numéro dirigé par Elena Cuasante Fernández et Inmaculada Díaz Narbona, Universidad de Cádiz, no. 15, 2006,

Ce numéro de la revue *Francofonía* célèbre le centenaire Senghor et Diop. S'ouvrant par les tributs en vers de Khal Torabully et d'Alain Sissao à la mémoire de Senghor, le volume regroupe des articles centrés autour de l'esthétique et des figures féminines qui hantent la poésie senghorienne, du concept de conciliation et de l'importance de la préface *Orphée Noir* de Sartre pour l'ouvrage *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* dirigé par Senghor. Les travaux





consacrés à Birago Diop mettent au premier plan le thème de la rupture, de l'écriture mémorialiste et de l'évocation des morts. À part ce premier volet qui occupe la plus grande partie de la revue et le dernier qui réunit des comptes rendus, il y en a un autre dont les articles portent sur l'image de la mère dans les écrits d'Ahmadou Kourouma, d'Abdelkébir Khatibi et de Nabile Farès.

Les contributions qui ouvrent ce numéro soulignent, dans un premier temps, le rôle de Senghor dans la conceptualisation du terme de négritude. Dans « La négritude hier et aujourd'hui » Lilyan Kesteloot nous fait parvenir les acceptions de ce terme selon Senghor, en nous rappelant sa définition (telle que Senghor la conçue) et les paradigmes auxquels il est rattaché. Dans un deuxième temps, nous faisons la connaissance des liens qui unissent Senghor à l'île Maurice. L'article « Senghor et l'île Maurice » de Robert Furlong porte sur l'africanité que Senghor identifie dans l'œuvre du poète-peintre Chazal et sur la poétique de Maunick dont les écrits donnent des valences nouvelles au terme de négritude.

Le volet suivant réunit plusieurs études sur Senghor et Diop. Parmi les études consacrées à Senghor, la toute première est un travail comparatiste d'Augustine H. Asaah, « Entre Senghor et Beyala : une affaire de controverse, de divergence et de résonance ». L'étude de Augustine Asaah associe ces deux figures afin de dresser un parallèle entre les controverses qui unissent, paradoxalement, ces deux personnalités : la dénonciation du dévouement à la France et de la politique anti-africaine de Senghor et le manque de substance de l'écriture et des personnages de Beyala. On nous y présente aussi leurs visions très différentes de la

femme et leur conception sur l'art. L'article suivant a comme thème, lui aussi, l'image de la femme chez Senghor. L'article d'Alpha-Noël Malonga, « Dans sa tour de verre. La femme et le politique dans la poésie de Senghor », présente le recueil *Éthiopiennes* et la place de la femme dans la formation de l'homme politique, voire le statut plutôt privilégié de la femme qui se trouve « au centre du projet de société » (p. 137) de l'écrivain. Le texte d'Issa Ndiaye, « Poétique de *L'accord conciliant* chez Léopold Senghor : les lieux et la formule », veut montrer l'humanisme et les thèmes qui se retrouvent le plus souvent dans la poésie de Senghor : le mythe des origines, qui souligne les rapports de l'homme avec le divin, sa mission d'accomplir la création divine, et le thème de la conciliation. Le problème de la réception de l'œuvre senghorienne est posé par Alain Cyr Pangop Kameni qui, dans « La mémoire de Senghor : entre souvenance et oubli, l'héritage littéraire », analyse la façon dont le legs de Senghor est assimilé (ou non) par les jeunes Africains dont seuls « les étudiants qui se spécialisent en littérature négro-africaine à l'université ont l'opportunité d'étudier la poésie de Senghor » (p. 167). Alain Joseph Sissao veut souligner l'importance de la culture africaine d'où les écrits de Senghor puisent leur sève. Dans « L'esthétique de la poésie senghorienne, les fondements d'une esthétique négroafricaine » il nous explique combien Senghor a insisté sur la définition du terme négritude afin de délimiter tout ce qui fait le spécifique de l'art africain. Son travail va jusqu'à l'élaboration d'une esthétique négroafricaine. Les thèmes récurrents de l'enfance, des fêtes traditionnelles, de la terre natale, de la femme africaine se veulent la preuve de l'affirmation d'une identité culturelle nègre et de la déclaration d'appartenance à

---

cette culture. Dans « Léopold Sédar Senghor par Jean-Paul Sartre : pour une approche de la médiation dans *Orphée Noir* », Hervé Tchumkam veut révéler les moyens utilisés par Sartre dans sa préface à l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* afin d'inciter l'intérêt du public pour la poésie africaine. Dans son « Léopold Sédar Senghor. Un repère essentiel », Papa Samba Diop réalise un inventaire des thèmes les plus importants de la poésie de Senghor : la mère – et par extension la femme noire puis la femme en général –, l'amour, la religion, les soldats morts, l'Afrique, le village africain, le politique.

Pour faciliter le passage vers Birago Diop, nous allons nous arrêter sur l'article de Buata Malela, « Pour une étude de la proximité et de la souffrance humaine dans les productions littéraires. Relecture croisée d'*Éthiopiennes* de Senghor et des *Nouveaux contes d'Amadou Koumba* de Birago Diop ». C'est une étude comparée qui porte sur les similarités qui rattachent les écrits de Senghor à ceux de Diop. Il s'agit notamment de la problématique de la souffrance humaine – due au déracinement –, et de la proximité temporelle – Buata Malela mentionne la proximité spatio-temporelle qui unit ces deux écrivains nés la même année, dans la même région géographique, et la proximité relationnelle (ces écrivains suivent les mêmes cercles de formation présidés par Aimé Césaire et Léon Gontran Damas) –, qui constituent une forme de représentation de leurs rapports à l'Afrique.

Le premier article entièrement dédié à Birago Diop est signé par Viviane Azarian. Son article « Double démarche individuelle et collective dans l'écriture de Birago Diop : mise en parallèle des *Contes d'Amadou Koumba* et des *Mémoires* » évoque la pratique de l'écriture autobiographique et le rapport de continuité qui s'établit entre la création des *Contes d'Amadou Koumba* et des *Mémoires*. L'analyse

s'arrête sur la nouvelle *Sarazan* qui veut éclairer « une démarche autobiographique où l'écriture est motivée par un travail de mémoire et l'évocation personnelle des souvenirs » (p. 54). L'étude suivante, « Poétique d'une rupture et d'une imitation dans *Leurres et leurs* de Birago Diop » de Djah Célestin Dadié, analyse l'empreinte de la culture française sur l'œuvre de Birago Diop et réalise une typologie des vers du recueil *Leurres et leurs*. En adoptant les principes de la théorie du métissage culturel, la poésie de Diop se trouve au carrefour « de la poésie africaine de tradition orale » (p. 90) et « du poème à forme fixe de la tradition métrique française » (p. 73) – le sonnet et la métrique à rimes à la fin des vers. L'article « À l'écoute des morts : “Souffles” de Birago Diop » de Covadonga Grijalba Castaños et Françoise Paulet Dubois dresse un parallèle entre la poésie “Souffles” de Birago Diop, “Ô mes morts” de Paul Verlaine et “Los Muertos” du poète mexicain Amado Nervo, en insistant sur le thème de la mort.

Le dernier volet commence par l'article d'Ezechiel Agba Akrobou intitulé « La traduction littéraire de la culture et de l'oralité à travers l'écriture romanesque de Kourouma », article construit autour de la problématique de l'espace romanesque et de la façon dont l'oralité y est transposée. L'article « Mères absentes-mères coupables : les rapports familiaux dans les premiers textes féminins de l'Afrique noire » d'Elena Cuasante Fernández s'intéresse aux rapports mère – fille, en s'arrêtant sur l'image de la mère qui, dans les premiers textes de l'Afrique noire, tend à se circonscrire assez souvent sous la figure récurrente de la mère coupable, absente, ou distante, en distinguant aussi le type de la mère dévorante et de la femme déracinée. Dans





« *Amour bilingue* de Khatibi ou le récit impossible », Abdelilah El Khalifi traite l'expérience du bilinguisme telle qu'elle a été subie par l'écrivain Abdelkébir Khatibi et le principe d'organisation et d'échafaudage du récit *Amour bilingue*. Enfin, le dernier texte de ce volet, « *Le Miroir de Cordoue* de Nabile Farès, ou la quête du *lieu inachevé* » de Mohammed Saâd Zemmouri fait une analyse des images que Nabile Farès construit autour de la ville de Cordoue dont le trait spécifique est l'inachevé.

La dernière partie de ce numéro de *Francofonia* est consacrée à des comptes rendus signés par Alpha-Noël Malonga, Nathalie Narváez Bruneau, Efstratia Oktapoda-Lu, Najib Redouane, de Rabia Redouane, Estrella De La Torre Giménez, Mercedes Travieso Ganaza et Cristina Boidard Boisson.

#### Anamaria Sabău



Axel Gasquet,  
Modesta Suárez  
(coord.),  
*Écrivains  
multilingues et  
écritures  
métissées.*  
*L'hospitalité des  
langues*, Presses  
Universitaires  
Blaise Pascal,  
Clermont-  
Ferrand, 2007

L'ouvrage rassemble les communications du colloque intitulé « Multilinguisme et métissage dans la littérature moderne et contemporaine », qui a eu lieu en décembre 2004 au Centre de Re-

cherches sur les Littératures Modernes et Contemporaines de Clermont Ferrand.

Deux travaux sont inclus dans la partie consacrée aux « Détours théoriques ». Christian Lagarde analyse le syntagme « hospitalité des langues » dans une perspective sociolinguistique. Le choix d'une langue n'est pas du à l'inclination intime de l'écrivain, mais à des circonstances liées au pouvoir, au marché économique ou culturel. La langue « hospitalisée », insuffisamment normée, avec peu de lecteurs et de support institutionnel pour diffuser sa littérature est souvent quittée par les écrivains pour une langue plus hospitalière. Rainier Grutman s'interroge sur la situation des textes et des sociétés plurilingues. Il y a un « bilinguisme d'écriture exogène », dans le cas des écrivains qui, en passant d'une langue à l'autre, traversent aussi une frontière géographique et « un bilinguisme d'écriture endogène » lorsque les écrivains changent de langue sans migrer.

Le deuxième volet du livre regroupe les « Détours poétiques ». Jessica Wilker se penche sur les poèmes de Rilke écrits en français et en allemand où l'écriture va dans le sens d'une langue pure. Jean-Christophe Valtat analyse un cas bizarre de la littérature : Ezra Pound, avec ses *Cantos italiens*, dans lesquels le poète fait parler des personnages historiques pour appuyer sa propre idéologie fasciste.

Deux sections de l'ouvrage (« Les voix américaines du métissage » et « Les voix hispano-américaines du multilinguisme ») sont consacrées aux écrivains bilingues du continent américain. Adriana Castillo Berchenko écrit sur les premières décennies de la littérature latino-américaine du XXe siècle dont les représentants se sont installés à Paris. Anne Garrait Bourrier analyse les textes de l'auteur américain d'origine kiowa, N. Scott Momaday, dont

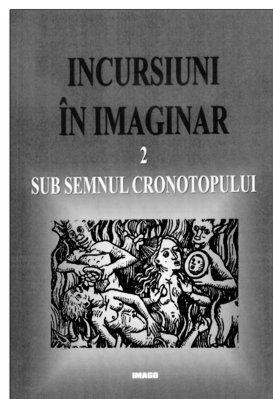
l'œuvre combine le mythe personnel de l'artiste avec les mythes universels des Indiens d'Amérique. Alain Mascarou se penche sur le bilinguisme de Silvia Baron Supervielle dont l'œuvre est imprégnée de l'image récurrente de la fenêtre, véritable « opérateur d'écriture » puisqu'elle s'ouvre sur une identité clivée entre l'espagnol maternel et l'expression française. Les romans à caractère autobiographique du Cubain Eduardo Manet sont analysés par Nour-Eddine Rochdi et les littératures de l'Amérique centrale se trouvent au centre de la réflexion de Dante Barrientos Tecún. Le multilinguisme russe est mis en évidence par Murielle Lucie Clément et Catherine Bouthors-Paillart à travers les regards portés sur Andreï Makine et Luba Jurgenson. Parmi les écrivains ibériques qui ont écrit en français- *afrancesados*- Manuel Ramos étudie le Portuguais Vitorio Nemesio tandis que María Angelica Semilla Duran écrit sur l'espagnol Jorge Semprun.

Le volet consacré à l'autotraduction inclut le travail de Rose Duroux sur quelques écrivains-traducteurs qui parlent des écueils et des deuils du traduire, mais aussi des gratifications de la traduction. Pascale Sardin-Damestoy met en lumière deux expériences similaires – celle de Samuel Becket et celle de Nancy Huston, qui ont choisi tous les deux la voie de l'exil volontaire, du bilinguisme de l'écriture et de l'autotraduction. Les textes de Vassilis Alexakis, écrivain d'origine grecque installé en France pour s'échapper au régime des Colonels, constituent avec leur polyphonie intrinsèque une matière de réflexion pour Vanessa De Pizzol et pour Efstratia Oktapoda. Derrière les mots de Cioran, Pierre-Yves Boissau décèle une lutte entre le génie de l'individu et le génie de la langue française. L'écriture en français est un véritable écartèlement pour le grand essayiste d'origine roumaine. Cioran reste marqué par ses origines et, selon Boissau,

« [b]ien qu'il prétende écrire en français, c'est en Roumain qu'il écrit. » Enfin, le Belge Christian Dotremont, célèbre pour ses logogrammes, entretient avec la langue danoise un rapport particulier, analysé par Geneviève Hazeur. Découvert lors d'une hospitalisation pour la tuberculose, le danois constitue pour Dotremont une possibilité de dépasser la relation conflictuelle avec sa langue maternelle, le français. Sans abandonner sa première langue, la poète aboutit à sa défiguration phonétique, syntaxique et sémantique selon le modèle danois.

Par la richesse des perspectives et par la profondeur des analyses, le livre fournit aux lecteurs de nouvelles pistes de lecture pour des textes représentatifs de la mentalité cosmopolite du XXe siècle.

**Ana Coiug**



*Incursions dans l'imaginaire (2). Sous le signe du chronotope,* Imago Publishing, Sibiu, 2008

Paru à la maison d'édition Imago Publishing à Sibiu en 2008, ayant comme coordonnateurs Mircea Braga et Gabriela Chiciudean, ce volume, *Sous le signe du chronotope*, est un résumé des documents présentés à la seconde session scientifique tenue en Mars 2008 dans le





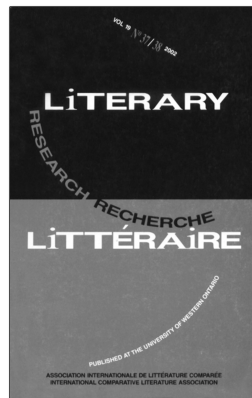
cadre du centre de recherche *Speculum* d'Alba Iulia. Parmi les invités d'honneur de cette session ont été Philippe Walter et Stefan Borbély. Les études du volume ont comme thème principal la configuration de l'espace-temps comme elle est présentée dans certains œuvres littéraires, déjà bien connues des lecteurs. Etant convaincu que l'analyse de la dimension temporelle de la narrativité constitue un pas décisif dans la formation de la littérature générale et comparée, et dans l'esthétique, Philippe Walter est en faveur de son inclusion dans la recherche sur le fantastique, il étudie la dimension du chronotope bakhtinien et il soutient la dimension pluridisciplinaire comme l'appui dans le développement herméneutique du vaste projet de la littérature mondiale. D'ailleurs, ces premières pages qui ouvrent le volume préfigurent les futures étapes essentielles de sa création.

Ayant comme point de départ le texte de Saint Paul, La première épître aux Corinthiens, Stefan Borbély commence une étude sur la relation amour-mort-folie, qui transcende la pensée de Saint Paul, en soulignant la nature du substrat néoplatonicien, orphique, dans le texte actuel, le titre de son étude étant Le Temps de l'amour dans le christianisme primitif. Dans le même volume on trouve un morceau de l'écriture de Mircea Braga intitulé « La Bibliothèque et la réalité de l'irealisme », qui nous fait rentrer dans l'univers de Borges pour goûter du monde fascinant de la bibliothèque.

Alina-Ioana Burada-Bako, Rodica Gabriela Chira, Lavinia Elena-Constantinescu, Marinela Lupsa, Marioara Pațeșan, Ioana Daniela Trif sont certains des auteurs d'autres études du volume. Lavinia Elena-Constantinescu se concentre à mettre en évidence les coordonnées

du topos edenique dans les œuvres de Mircea Eliade, tandis que Ioana-Gabriela Grig a fait une étude intéressante sur ce mythe paradisiaque dans la poésie roumaine. A tout cela s'ajoutent les études sur la lyrique, comme celle de l'auteur déjà mentionné ou celle dédiée à la dimension temporelle de la poésie de Voiculescu signée par Mihaela Claudia Pop-Condrat, qui est mis en évidence par l'identification qu'elle attache à l'espace et au temps du texte poétique, à l'âme et à ses angoisses dans la lutte avec le temps ; on attribue à la lyrique de Voiculescu au dehors de la taille du sentiment religieux, déjà perçue par la critique littéraire, une certaine peur du temps.

**Simona Mărieș (Gruian)**



*Literary Research*  
/ Recherche  
littéraire. Journal  
of the  
International  
Comparative  
Literature  
Association /  
Vol. 19  
nos. 37-38, 2002,  
Publisher :  
University of  
Western Ontario  
London, Canada

This *Literary Research* issue (a publication whose editor Călin-Andrei Mihăilescu teaches at the University of Western Ontario) sets off by proposing a Forum, *The Case of Trans-Atlantic Studies / Le Cas des études transatlantiques*. It consists of three articles that altogether make up a rather eclectic forum. The



---

articles are as it seems mostly divergent rather than converging towards the set theme of discussion. Starting on the common ground of Trans-Atlantic Studies, they each further away from the established premises on an individual path. Julio Ortega's "Post-theory and Transatlantic Studies" dwells on such issues as interdisciplinary and creative research, where discipline boundaries are disrupted by theoretical practice, the necessity for the critical attitude to employ a self-critical thought in order to achieve creativity, the necessity and importance of a dialogic approach which, by enabling new readings and interconnections, causes a creative openness of the field, which is thus broadened by trans-disciplinary intersections and intertextualities. Post-theory is thus conceived and defined as prudent and reticent towards the rather academic temptation to propose a theoretical model as a "superior, syncretic and summative relief." And yet, the idea of achieving a space of dialogue freed from such reflexes as verticality and predetermination and which would open up texts, contexts and discursive genres to the possibility of new connections and associations remains a critical challenge, the author concludes.

With the second article of the Forum, "Publishing Matters: Francoist Censorship and the Latin America Book Market", Alejandro Herrero-Olaizola proposes "a brief overview of this crucial historical period for the Spanish-language book industry in an effort to point out (however succinctly) the paradoxes that define the economic and cultural dependency between Spain and Latin America in the 1960's and 1970's". The article engages in a research of the phenomenon of Latin American literature marketing during the *apertura* period of the Franco regime. The main question of

the article is related to the reasons that caused such a large number of Latin American writers to have had their novels published in Spain under the censorship of the Franco regime.

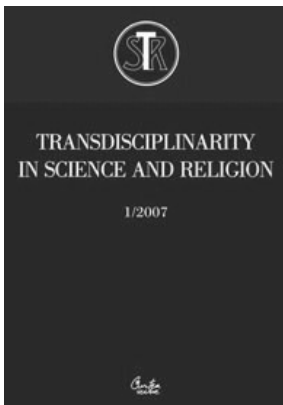
In the last article of the Forum, *Paris in Four Colombian Novels at the Crossing of Centuries*, Kevin G. Guerrieri dwells on the role Paris has played in the imagery of the Latin-American writer, which accounts for the way these writers managed to internalize, assimilate and relate to the Western World while defining their "poetic *persona*". The article views the multifaceted approaches to Paris, which transcend the border between the imagined and the real, and the way in which the city is conceptualized and used as a textual space according to the different aesthetic and political perspectives and attitudes of the writers. „Along the 19th and 20th centuries, within different aesthetic and political projects, the image of Paris cast different, at times diametrically opposed shades, which contribute to the transatlantic tension of the multiple founding configurations that have constantly negotiated the issue of belonging and alienation." The focus of this article is not necessarily a concern with how these images actually relate, how they correspond or not to each other and with an objective empirical reality of the city. The author's interest is mainly in the actual ways in which matters such as national identity, politics and aesthetics are negotiated in the Columbian novel by means of or within the invented and intra-textual space of Paris at the end of the 19th century and the beginning of the 20th century. The other sections of this *Literary Research* issue classified under *Articles*, *Review Articles*, *Collective works/Ouvrages*





collectifs, *Books/ Livres* subscribe to the vast and generous space gaping within the reach of the literary research jurisdiction, with documented articles offering in the end an eclectic product which yields to more than just one category of readers.

**Aura Teudan**



*Transdisciplinarity in Science and Religion*, No. 1/2007, coordinated by Basarab Nicolescu and Magda Stavinschi, Curtea Veche Publishing House, Romania

Part of the programme “Science and Orthodoxy: Research and Education“, the present volume inaugurates a series (TSR) dedicated to the dialogue between science and religion, edited by Basarab Nicolescu and Magda Stavinschi. While no promise is being made by the editorial board for the review to be a periodical one, the aim is to put together two issues per year with a quadranted table of contents comprising the following sections: research works, studies, book reviews and events.

After B. Nicolescu wrote “The Manifesto of Transdisciplinarity”, a new paradigm of sciences has emerged: the paradigm of transdisciplinarity as a unifying paradigm of humanities, natural

and social sciences. *Trans-* comes from Latin and means *beyond*; in this sense, science and research are practiced *beyond disciplinary and interdisciplinary boundaries or limitations*. The author, a quantum physicist, has worked out an impressive methodological foundation based on three principles: that there are more levels of reality; that leaving one level for another requires the use of included middle logic; and that the structure of all these levels is so complex that each level is defined as such due to all the other levels’ concomitant existence.

Conceived in three European languages, Romanian, English and French, TSR gathers contributions by physicists, theologians, historians, philosophers and men of letters, tending to be widely accessible across what seems to articulate itself as a *tour de force* from Universal truth in the old religion-based tradition to particular scientific truths or other experiences of the Christian truth in the contemporary *praxis*. According to Gilbraz S. Aragão, the author of the first research paper on theology, transdisciplinarity and physics, the main objective is dialogue or an alternative logic that overcomes the Hegelian triad wherein the terms alternate chronologically and embraces the included middle triad wherein the terms coexist at the same moment in time and they are able to decide the conciliation of contraries. The hegemonic totality visible in the traditional violence of universality confronts with a new postmodern obstacle that isolates the contexts by means of indifference and self-sufficiency. Annihilation of opposite truth is equivalent to the suicide of the particular through instauration of absolute power and exclusion. The next paper, signed by Ion Simaciu, differentiates between mystic knowledge and scientific

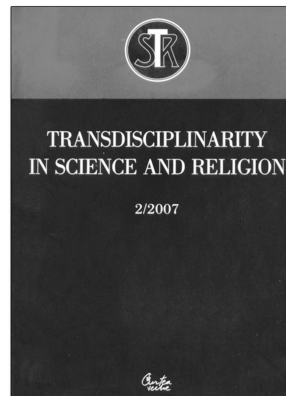
---

knowledge within a transdisciplinary approach. Other works belonging to Lidia Trăușan-Matu, Pr. Adrian Niculcea or Pr. Tudor Paraschiv argue for Christian healing and symbolic efficacy, the issue of natural knowledge of God and rational arguments brought in by it, and the shift of paradigm in cosmology. The latter aptly insists on the opportunities and risks involved in the dialogue between science and Orthodox theology. Pr. Paraschiv calls the reader's attention to similarities between the two fields of research, putting aside the differences that caused the schism between faith and reason, religion and science during the modern age. The same pathos for truth unifies science and religion again, with a special warning against the old dangers of dogmatism (for religion) and nihilism (for science). No dialogue is fruitful except when the identity of the subjects is kept intact, concludes Pr. Paraschiv.

The corpus of studies is assembled by Corin Braga, Dana Jalobeanu, Pr. Gheorghe Istodor, Efstratios Th. Theodossiou, Ioan Macri, Pr. Vasile Citirigă, Renata Tatomir and Basarab Nicolescu in a wide diversity of approaches such as utopia – a heritage of medieval miracles, philosophy as therapy, human cloning, Hydor from ancient Greek cosmogonies to modern astrophysics, compatibility and relation among science and theology, divine entities from the Egyptian gods Anubis and Upuaut to possible Semitic and Christian counterparts, Stephané Lupasco – quantum mechanics and arts.

As far as the last section of book reviews is concerned, an interest in books dealing with science and religion is, naturally, probed, in for instance John Polkinghorne's volume *Quarks, Chaos and Christianity*.

**Florina Codreanu**



*Transdisciplinarity in Science and Religion*, No. 2/2007, coordinated by Basarab Nicolescu and Magda Stavinschi, Curtea Veche Publishing House, Romania

The target reader of the *Science and Religion* series coordinated by Basarab Nicolescu and Magda Stavinschi would be an explorer open to new experiences and perspectives, willing to engage upon the path of a dialogic surpassing of the limits between science and religion. In its tackling the topic of wholeness, the opening article of the book seems illustrative of the attitude with which one enters the territory of transdisciplinary dialogue between Science and Religion. By discussing and analyzing different approaches to the idea of wholeness, equally valid in their stance and view, the author of the first text, Eric Weislogel, sets in a way the tone for the entire undertaking of this volume. *Transdisciplinarity in Science and Religion* is a volume that binds together various points of view and approaches whose area of interest goes beyond the very strictly enclosed domains of science and/or religion, in the very spirit of transcending the rather inflexible borders of disciplinarity. The volume consists of several parts: Research works, Studies, Interview, Events and Book Reviews. The opening article

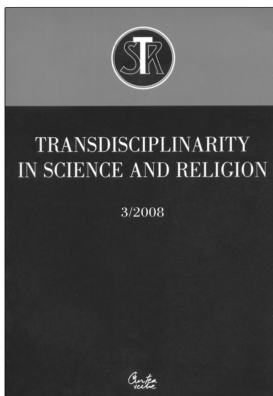


proposes a “Quest for Wholeness”, as the author engages upon a close reading of a few texts which he considers exemplary for the approach of three thinkers with very different “personalities”, with different religious roots and different philosophical affinities, and whom he refers to by the term “professional philosophers”. The result is, in the words of the author “a (more or less) professional philosophical reflection on the notion of wholeness”. As such, we could go on to say that this volume is a (more or less) philosophical transdisciplinary reflection on the idea of science, religion and transdisciplinarity itself. As the whole story is and yet, at the same time, is not possible, a whole story in tackling the topic of transdisciplinarity turns out to be possible and yet impossible, just as well. The quest this volume embarks upon is not triggered by any will or expectation to grasp and establish the very boundaries of a domain of transdisciplinarity, but rather aims at mapping the elements of a possible dialogue between different (if not at first sight quite opposite) disciplines, by entailing different narratives, particular, possible, partial stories and, therefore, approaches. In keeping with a Borgesian perspective, the whole story (that is in our case the capability of grasping the idea of transdisciplinarity and locking it safely within the boundaries of its assigned field of activity as a fully self-composed entity) would be a story of all stories, which is possible as long as it stays elusive. By its various options, this volume suggests the impossible closure of such an approach, which relies mostly on the relativity and malleability of perspective. The awareness of the frailty of the Big Picture will seem quite self-understood, and such an emphasis

might therefore appear redundant. And yet, there is an undeniably autistic tendency towards keeping within the confines of a certain view or domain, towards the comforting affinity for firmly traced and safely established enclosures, for the very institutionalized protective and much protected *absolutes, principles, essences, grands récits, verities, dogmas, or home truths*. The articles suggest a necessary attitude upon the act of engaging in reading this volume. By its various approaches, the volume denounces from the outset any expectation for anything close to the idea of completeness or comprehensiveness, in the sense of the graspable, and enforces the claim that transdisciplinarity studies do not just make for another discipline to be added to the lot. The Derridean conclusion of the opening text, that “the whole comes in fragments... but it comes, nevertheless”, places the entire undertaking of this volume under the sign of the “yet to come”, that is something already and always on its way, there but yet never quite arriving. In “Transdisciplinarity as a Methodological Framework for Going beyond the Science-Religion Debate”, Basarab Nicolescu offers a comprehensive view on the origins, emergence and subsequent development of the transdisciplinary approach, which is traced back to Jean Piaget, even though what the latter proposed at the time was still leading to a total, closed system. In defining transdisciplinarity, Basarab Nicolescu emphasizes the key idea of an approach beyond disciplines. He draws a parallel between multidisciplinary, interdisciplinarity and transdisciplinarity. He considers that the barrier which prevents a true dialogue from being possible is caused by the inability of certain transdisciplinary researchers to conceive and to grasp the

idea of discontinuity. According to him, boundaries between disciplines are conceived in geographical terms, where limits and borders may fluctuate in time but retain a continuity between territories. He also maintains that it is the limited or biased knowledge of this approach that creates much confusion. There are three aspects of transdisciplinarity and he considers that a unified and yet non-dogmatic treatment of the transdisciplinary theory and practice will be possible only in the simultaneous consideration of theoretical transdisciplinarity, phenomenological transdisciplinarity and experimental transdisciplinarity. All in all, the entire volume, in which the authors and their approaches move rather freely and cohesively, may be a well justified illustration of this very thesis of the necessity for accepting and working within equally possible aspects of transdisciplinarity.

#### Aura Teudan



*Transdisciplinarity in Science and Religion*, No. 3/2008, coordinated by Basarab Nicolescu and Magda Stavinschi, Curtea Veche Publishing House, Romania

This collection of research works, studies, interviews and book reviews is governed by the principle that neither the scientifically, nor the philosophical point

of view is complete, and consequently, all that we can do is shift our point of view according to what is called “fusion of horizons,” as is the case in the work of Paul Flondor, Gabriel Memelis, Ioan Macri, Adrian Iosif or Dan Răilean ”The Ontological Argument from Anselm to Gödel; A Fusion of Horizons”. The concept refers to a moving frame in the debated issue in the title, whose purpose is not simply to verify the truth of the possible arguments, but that of the inner construction and logic. A moving frame is also the change of paradigm from Laplace’s idea that the “immutable laws of nature are God-given” to Einstein’s firm statement that “the system of concepts is a creation of man”. A work that foregrounds this shift of ideas, *Determinism and Free Will* by Theo Van Beusekom discusses the difference to be traced between the generalization of determinism and the validity of the prediction in reality. Closed systems prove not to be functional, but only an invention for looking at nature in a restraint manner, considering that what is true for the part is true for the whole as well.

The same core idea can be found in a piece by Florin Caragiu and Mihai Caragiu, “Discrete Structures of Holistic Models,” which examine whether the particular aspects of our system behave in a random way or follow the laws of a greater unity. More than a global issue, water as a resource is viewed by the author of “Water and World-a Study of Memory” as a metaphor for the Holy spirit and thus part of the Trinity. Another interesting metaphor is painting which is seen from a short distance, thus losing the global meaning and vice-versa, from too far, thus losing the beauty of details. This metaphor is used





by Andrew Malionek in “Wilfrid Sellars and the Scientific Image of Man”, his conclusion being that scientific realism confuses knowledge of what we become with the knowledge of what we are. Becoming is the object of Corin Braga’s enquiry, “Religion de pensée utopique; L’utopie comer hérésie”. The Heavenly Garden and the City of Man seem to be contradictory and the latter is seen as a blasphemy because it redefines the relationship between God and humans by experimentation of an internal change through different politically, economically or religiously implemented ideas.

The utopia was well received by the renaissance only because the Renaissance man chose to judge the whole perspective from a different point of view: man is God begotten through the act of divine creation. Further on, the destruction of the values of Being, by the substituting of new value, not of Christian essence, is very close to what we usually call nihilism. The author of “Nihilism and the Problem of Being”, Stefan Bolea, considers that an awakening of the human being is possible even through this paradoxically act of denying it, thus transforming an initial negative space in a positive one. There are not only beginnings and endings in a process stranger than it may appear. The era of *Transmodernism* refers to the fact that that “reality is an interactive conception because the observer and the observed are a mutually depended couple” hence fuzzy logic is a perfect example for understanding the denial of boundaries, according to Virgil Negoită in “Transmodernism versus Postmodernism”.

For those interested in immersing themselves in the study of such ideas there are also other studies in the present

work that cannot but complete a global vision of our modern era of thinking.

**Simona Ardelean**



*Transylvanian review*,  
vol. XVI,  
no. 4,  
winter 2007,  
Cluj-Napoca,  
Romania

Ce număr de *Transylvanian review* relève d’une volonté d’intégrer des études des plus variées, en vertu d’une constante commune: la perpétuelle réflexion sur le processus de création-interprétation.

Tout en retraçant les principaux épisodes de cette construction identitaire qu’est « le poète national » Eminescu, Ioana Bot sonde les fondements du culte dont les significations sont à chercher notamment dans les mécanismes d’interprétation. L’examen des stratégies persuasives des discours mythifiants vise ainsi à illustrer combien cette image identitaire fondamentale de l’imaginaire collectif roumain est redevable aux idéologies politiques et combien l’exemplarité éthique d’Eminescu est due à une « sur-interprétation » de son œuvre.

Oana Fotache médite, dans « The Sociology of Literature and of Reading in Paul Cornea’s Works », sur les limites de la méthodologie littéraire et implicitement de l’acte interprétatif. À la fois

---

déterminées et déterminantes, les œuvres fictionnelles puisent leur substance dans le contexte socio-culturel tout en affirmant leur relative autonomie. En ce sens, une approche sociologique de la fiction ne fait que rendre compte de cette complexité du processus littéraire et invite à repenser les implications de l'acte de lecture pour mieux clore le cercle herméneutique.

L'étude « Composition et décomposition d'un projet identitaire », d'Adrian Tudurachi interroge les capacités du langage à se constituer en élément d'identité nationale, à partir de la réflexion caracostienne selon laquelle le caractère « national » du langage relèverait de son signifiant et non pas de son signifié. C'est qu'il y a, selon D. Caracostea, une étroite liaison entre création artistique et identité roumaine, cette dernière étant conçue comme un « produit du goût », visible dans la sélection et l'invention des signes linguistiques. Porteur des catégories spécifiques du style, le langage renferme en outre des aspects « inclassables » que le théoricien roumain met sous le signe de l'« élément slave ». Aussi, parti à la recherche d'une « sensibilité nationale », D. Caracostea finit-il par découvrir l'altérité.

C'est à un voyage intertextuel à travers le récit fantastique de la métamorphose que nous convie Raluca Lupu-Onet, lors d'une analyse du roman de Marie Darrieussecq, *Truismes*, centré sur l'écriture du corps féminin. Métamorphose du corps et métamorphose du genre romanesque se rejoignent pour remettre en question tant la réalité que ses discours canonisants. Allégorie d'une quête identitaire ou métaphore d'un réel à dénocer qu'elle détruit, la métaphore s'affirme comme un méta-récit littéraire dévoilant sa propre déconstruction.

Nourri de la mythologie classique et chrétienne ou greffé sur les mythes

du Nouveau monde, l'imaginaire utopique change souvent de référence culte, remplaçant l'Eden biblique par les avatars celtiques du « lieu idéal ». En grattant le palimpseste romanesque pour faire surgir les trajets secrets des premiers explorateurs, c'est une vraie carte imaginaire que Corin Braga dresse sous les yeux émerveillés du lecteur qui participe aux voyages initiatiques au même titre que les héros des anciennes mythologies. Tout quêteur des paradis terrestres plonge du coup dans les ré-écritures modernes qui recoupant autant le mythe platonicien de l'Atlantide que les « *immrama* irlandais » lui proposent des « voyages magiques en haute mer à la recherche des Îles des éternels jeunes ».

L'étude de Laura Lazăr Zăvăleanu représente une incursion dans la littérature roumaine ancienne afin de définir une écriture configurée, d'une part comme miroir du talent de son créateur et du chronotope culturel que celui-ci transpose et, d'autre part comme provocation du lecteur auquel revient la double responsabilité de « lire/ regarder/ écouter » et d'enrichir le sens de l'œuvre. Révélant le temps aigu de la vie ainsi que les moments de repos méditatif, « le texte-monde », grâce à ses valeurs cathartiques, s'affirme comme digne alternative de la vie.

Daniela Mârza expose, dans « The Schools of Blaj at the End of the 19<sup>th</sup> Century and at the Beginning of the 20<sup>th</sup> Century », quelques considérations historiques sur le statut et le rôle de cette « forteresse assiégée » qui fut l'Église grecque-catholique roumaine au seuil du XX<sup>e</sup> siècle, dont l'histoire a constitué, jusqu'en 1989, un sujet tabou, en raison de son orientation-structurale et spirituelle vers l'Ouest. En s'appuyant sur différentes sources, l'étude met en lumière, quoiqu'indirectement, la contribution des



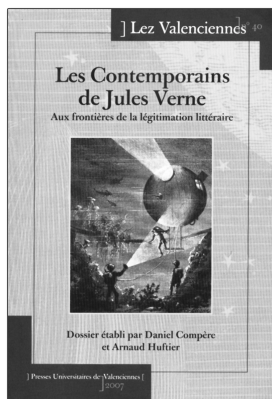


grandes écoles de l'Archêveché de Blaj à l'édification de la nation roumaine moderne.

Les auteurs de la dernière étude intitulée « *Ostmitteleuropäischen Sinnsprüche in häuslichen Bereichen* » retracent, à partir d'un parallèle entre le Cimetière Jojeux de Săpânța et le musée-cimetière de Kramsach/Tirol, les origines et le dessein des adages folkloriques et des maximes au contenu notamment domestique gravés sur les pierres tombales. Les auteurs ont également en vue les adages et maximes brodés sur les textiles, à travers une analyse comparative portant sur les formes, le contenu et les thèmes, selon les régions de l'Europe de l'Est visées.

Finalement, les comptes rendus d'Eleonora Sava, de Kurt Schaar, d'Eliza Ioana Deac et d'Ioana Bot complètent la dynamique de ce kaléidoscope de sorte que le livre peut se réécrire à l'infini, « dans une histoire sans fin de l'imagination fascinée ».

**Anca Clitan**



*Lez Valenciennes*,  
no. 40, « *Les Contemporains de Jules Verne. Aux frontières de la légitimation littéraire* », dossier établi par Daniel Compère et Arnaud Huftier, Presses Universitaires de Valenciennes, 2007

En établissant les limites esthétiques de l'œuvre de Jules Verne, on peut être tenté de considérer ses romans non seulement comme des prédécesseurs de

la littérature science-fiction, mais aussi comme des apparitions uniques dans le paysage littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle. Ceci n'est pas vraiment le cas, comme le démontrent les contributions recueillies par Daniel Compère et Arnaud Huftier sous le titre, « Les Contemporains de Jules Verne. Aux frontières de la légitimation littéraire ». Ça veut dire que Jules Verne n'a pas seulement des précurseurs dans la littérature fantastique et des imitateurs et admirateurs dans le XX<sup>e</sup> siècle, mais on peut aussi distinguer autour de son œuvre des écrivains similaires, que l'on peut classer aussi dans le genre de la littérature populaire. Ils sont peu connus aujourd'hui, souvent leurs livres ne sont pas réédités, mais leurs sujets, leur manière d'aborder le futur scientifique de l'humanité et de former des intrigues autour des possibles inventions ressemble aux romans plus ou moins cités de Jules Verne.

Selon Corin Braga, auteur d'une intervention sur « Le voyage souterrain : Jules Verne et ses précurseurs », la littérature populaire du XIX<sup>e</sup> siècle et Jules Verne comme écrivain de littérature populaire ne font autre chose que continuer une tradition de thèmes qui sont présents dans l'Occident depuis l'Antiquité tardive. En suivant le schéma de la quête initiatique, on peut retrouver dans les œuvres anciennes le même thème, celui du voyage souterrain, avec des morphologies diversifiées de ce souterrain, en accord avec les opinions scientifiques de l'époque. Un autre thème, celui du voyage sur la Lune, est traité par Jean-Pierre Picot, qui analyse un auteur très intéressant, André Laurie, auteur d'un opuscule, *Les exilés de la Terre*, équivalent narratif du roman vernien *De la Terre à la Lune*. Le titre de l'intervention du Thierry Santurenne, « Un produit dérivé des *Voyages extraordinaires : Les voyages involontaires* de Lucien Biart » indique d'une manière très claire la filiation entre l'œuvre



---

vernienne et celle de Lucien Biart, écrivain provenant du Mexique ; il essaye aussi de définir les qualités qui font l'œuvre de Jules Verne si lue, en négatif, en prenant les parties du roman du Biart qui ont un côté prédominant didactique, comparées avec des passages similaires de Jules Verne – on voit clairement qu'il y a une « bonne » manière de narrer dans la littérature populaire, une « bonne » manière d'utiliser des passages descriptifs pour informer et pour imprimer en même temps un rythme narratif. Un autre aspect de l'œuvre vernienne, sa réticence d'aborder le genre aussi populaire de l'utopie, est traité par Roger Bozzetto dans « Louise Michel, Jules Verne et l'utopie » : si Verne ne s'intéressait pas aux utopies, car pour lui c'étaient les inventions mêmes qui devaient être utilisées et pas leurs possibles conséquences, la fin du XIX<sup>e</sup> siècle voit aussi des écrits qui préfigurent l'impact social de la science, et ils sont quelquefois pleins d'un optimisme visible : le roman de Louise Michel, *Le Monde Nouveau*, a tous ces traits, en s'inspirant des autres écrits théorétiques du XIX<sup>e</sup> siècle en ce qui concerne le progrès scientifique et sa dimension sociale. En effet, il s'agit quelquefois même d'opposer deux types de science, l'une positive et l'autre, négative, comme le montre Mohammedreza Farsian dans une comparaison un peu simplifiée entre *Les Cinq cents millions de la Bégum* de Jules Verne et un autre roman, écrit dans le genre sentimental, *Le Maître de forges* de Georges Ohnet ; si les observations concernant la littérature populaire sont correctes et minutieuses, peut-être le roman d'Ohnet n'est pas le meilleur exemple à comparer avec un roman de Verne. Des très intéressants contemporains de Verne traitent aussi Hubert Desmarte, qui analyse Louis Boussenard, auteur de *Les Secrets de Monsieur Synthèse*, ou Claude Aziza, qui dans un court texte pose la question si on peut analyser l'italien Emilio Salgari

comme un Jules Verne italien. Enfin, Maria Pawlowska réoriente l'attention vers « le plus sérieux rival de Jules Verne », Paul d'Ivoi, auteur d'une série de *Voyages excentriques*, un auteur oublié aujourd'hui, mais qui était lui autrefois comme alternative et littérature « clandestine » (à voir *Les Mots* de Sartre), tandis que Anna Gourdet introduit un autre magnifique personnage de l'époque, Gustave Le Rouge, dont sa vie dépasse en popularité sa œuvre, et qui a écrit toujours des romans populaires en imitant le modèle vernien.

Une mention spéciale mérite l'article de Jean-Louis Trudel, « Les enfants de Jules Verne au Canada : la génération étouffée », recherche impressionnante des imitateurs canadiens de Jules Verne. En effet, le but est double : tracer une filiation entre Jules Verne et les écrivains canadiens et investiguer les premiers représentants de la littérature fantastique canadienne. La méthode du Trudel implique l'investigation efficace des inventaires de livres dans les bibliothèques canadiennes du XIX<sup>e</sup> siècle et fournit, en détail, un spectacle des influences et résistances à l'œuvre vernienne. Comme chez les autres participants à ce numéro de *Lez Valenciennes*, les conclusions sont les mêmes : Jules Verne est loin d'être le prophète qu'on peut croire être à l'époque ; autour de lui, et pas seulement en France, d'autres auteurs (André Laurie, Lucien Biart, Louis Boussenard, Paul d'Ivoi, Gustave Le Rouge) traitent les mêmes thèmes, en rêvant à un XX<sup>e</sup> siècle plein de réussites scientifiques et en usant presque les mêmes artifices narratifs. Auteurs de succès de leur temps, ils sont marginalisés par le succès de Jules Verne ; mais dans leurs récits, on peut entrevoir un XIX<sup>e</sup> siècle préoccupé par les sciences et en cours de raffiner un genre populaire, le roman d'aventures.

**Radu Toderici**

